63e ANNÉE (7e SÉRIE) — N° 10 — 5 MARS 1953

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Directeur

Mgr F.-M. CATHERINET
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Codirecteur

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Cosmologie moderne et dogme. — II. Encore Newman. — III. Les catholiques anglais et Tito. — IV. Impressions d'un prêtre anglais à Paris. — V. L'éducation de la jeunesse en pays communiste. — VI. Un virtuose de la télévision, en Amérique. — VII. Le monde mourra-t-il de faim ? — VIII. Expansion de l'Islam et comment aborder un musulman. — IX. Une visite à Greccio. — X. Ce que c'est qu'un « homme de l'Eglise ». — XI. Une belle thèse sur l'empereur Maurice.

I

Dans la *Vie intellectuelle* de décembre 1952, le R. P. D. Dubarle, aborde une question qui a été rendue très actuelle par plusieurs discours ou documents émanant du Souverain Pontife, au sujet d'une « confrontation » de la foi « avec la pensée scientifique dans son état présent ». Il s'agit de savoir si une harmonie se révèle entre les conceptions scientifiques des origines de l'univers et la foi catholique, en d'autres termes, selon le titre choisi par le P. Dubarle, il faut examiner « **Les Conceptions cosmologiques modernes et le dogme de la Création** ».

La foi enseigne que le monde n'est pas éternel en ce sens qu'il a eu un commencement, qu'il a « une véritable origine temporelle ». A la vérité, on aimerait savoir si ce dogme s'applique à tout autre monde que le nôtre, ou au nôtre seulement, c'est-à-dire si la foi interdit de penser ou d'admettre comme possible, qu'avant notre création à nous, il y eut une ou plusieurs ou une infinité d'autres créations également finies, dont la nôtre ne serait qu'un exemplaire, tout comme notre soleil n'est qu'une étoile dans le nombre immense des étoiles. Le P. ne se pose pas cette question et je me borne à la proposer aux méditations des théologiens.

Prenons donc notre monde à nous, celui qui est sous nos yeux, qui nous emporte dans son évolution et voyons si les hypothèses actuelles sont ou non favorables à notre dogme de la création. Si nous donnons un âge à notre terre — de 3 à 5 milliards d'années, par exemple — et un âge à notre soleil — 8 milliards d'années — nous sommes immensément loin de l'infini ! Le P. D. passe en revue, à ce sujet, les diverses cosmogonies du passé. Il n'y a essai de cosmogonie, au sens actuel du mot, qu'à partir du XVIIIe s. Passons rapidement sur les théories sommaires de Buffon ou de Kant, et celles non moins périmées de Laplace ou de Herschel. On s'en tenait, alors, au système solaire. Ce n'est pas du soleil seulement qu'il s'agit mais de tout l'ensemble dont il fait partie, ce que nous appelons notre *Galaxie*. Et cet ensemble n'a jamais été étudié pour lui-même, parce que lorsque l'on eut une idée exacte de la Galaxie, à la suite des travaux de H. Shapley, en 1918, on s'est aperçu que cette galaxie, la nôtre, n'était également qu'une unité dans l'armée prodigieuse des galaxies formant l'univers. Les conceptions cosmologiques modernes traitaient donc de toutes les galaxies et pas seulement de la nôtre.

Avant de fixer notre attention sur ces conceptions, résumons avec le P. D. l'idée que l'on doit se faire de notre galaxie :

« Celle-ci se présente sous la forme d'une sorte de disque circulaire, ayant un diamètre d'environ 100.000 années-lumière [1] et une épaisseur de quelques milliers d'années-lumière, variable du centre aux extrémités. »

Cette galaxie, renflée au centre, doit contenir au moins une centaine de milliards de soleils. L'ensemble est animé d'un lent mouvement de rotation sur lui-même. Notre soleil n'y occupe aucune position privilégiée. Il est une simple étoile plus proche de la périphérie que du centre, et circulant à environ 30.000 années-lumière du centre, autour duquel il semble accomplir une révolution de quelque 250 millions d'années.

Il y a dans l'univers des centaines de millions ou des milliards de galaxies, semblables à la nôtre. C'est sur cet ensemble que raisonnent les cosmologies actuelles. Les systèmes sont aux prises avec tant de considérations et de faits, qu'il n'est pas surprenant qu'ils diffèrent beaucoup les uns des autres. On peut supposer une sorte de respiration énorme de l'univers, au cours de laquelle il se produit une expansion immense, suivie d'une contraction égale. Nous sommes en ce moment, en période d'expansion. Une contraction pourra suivre. Comme ce double mouvement peut se reproduire indéfiniment, ce premier système ne se prête pas à une application évidente et nécessaire de la création dans le temps. A moins que l'on n'admette que le passage d'une période d'expansion à une période de contraction exige une intervention créatrice, auquel cas, il faudrait revenir au problème que nous posions plus haut de la pluralité possible des créations.

Un second système fut celui de l'abbé Lemaître, en 1927. Nous l'avons résumé, plusieurs fois, ici même. Le P. D. estime qu' « on obtient ainsi une

[1] En chiffres ronds, une année-lumière représente 10 trillions de km. ou 10.000 milliards.

très élégante représentation théorique du plus majestueux processus de la nature qu'il nous ait été donné jusqu'ici de reconnaître. » On y part d'un état très condensé de la matière pour expliquer la récession fantastique des nébuleuses actuelles, qui nous fuient à une vitesse incroyable. Il y aurait eu un « atome primitif » dont la formidable désintégration aurait donné naissance à notre monde.

— « Vision des choses, écrit le P. D., que l'état actuel des connaissances n'interdit ni n'impose, mais qui symbolise de façon frappante cet état de concentration matérielle de l'univers originaire. »

Si l'on fait coïncider la désintégration de l'atome primitif de Lemaître, avec ce que nous appelons en théologie la création du monde, il est évident qu'il y a harmonie et nullement opposition. Mais n'oublions pas que le système de Lemaître n'est qu'une hypothèse, et qu'elle n'est pas la seule possible. Donc, pas de « concordisme » prématuré et imprudent ! « Naïveté assez grossière », prononce le P. D., très justement.

Une autre hypothèse est celle de H. Bondi et T. Gold, selon laquelle au lieu de partir d'un atome primitif, ou d'un état très condensé de la matière, on admettra la création continue, dans l'espace intersidéral d'une certaine quantité de matière, qui tend à s'assembler en nébuleuses ou qui s'agrège aux nébuleuses déjà formées. On obtient ainsi une constance dans la moyenne de la densité de la matière dans l'univers. Les calculs montrent alors qu'il suffit de la création de 500 atomes par km³ et par an — atomes d'hydrogène naturellement — pour maintenir cet état de densité constante. Il y aurait donc dans notre univers des nébuleuses de tous les âges. La moyenne serait de 2 milliards d'années, mais notre galaxie à nous serait sensiblement plus vieille.

Et ne croyons pas que le champ des hypothèses soit clos. Les imaginations appuyées sur les équations et les calculs peuvent se donner libre cours ! Nous sommes donc en face de « tout un échantillonnage de cosmologies ». L'essentiel, pour la foi, c'est justement que la science, si elle veut rester science, ne peut conclure ni dans un sens ni dans l'autre, mais laisse forcément la porte ouverte.

Autre attitude que le P. D. définit ainsi :

— « A mesurer... tout ce qui sépare les deux ordres, ne faut-il pas conclure qu'au fond peu importe la conception scientifique à la position d'une foi religieuse, qui est presque sans commune mesure avec ce dont la science a le pouvoir ? N'est-ce point d'ailleurs le moyen le plus sûr de conserver l'esprit en paix, que d'assurer l'imperméabilité mutuelle de la science et de la pensée religieuse, encore qu'elle juge devoir accepter chacune en son ordre propre ? »

Mais dans cette attitude, il trouve un danger grave, celui de l'écartèlement de l'esprit. Et il est d'avis qu'il est bon, pour le chrétien, de saisir les opportunités qui se présentent de constater une harmonie ou des harmonies entre les données de la science et celles de la foi, sans toutefois vouloir donner, par là, aux hypothèses de la science plus de solidité qu'elles n'en ont.

— « C'est un fait, conclut-il, que dans la mesure où il faudrait se décider pour une conception scientifique ou pour l'autre, je me déciderais — bien entendu par une décision extra-scientifique, que je saurais et dirais telle — pour une conception qui me fait voir un univers où, déjà au niveau infra-biologique, ce n'est pas tout le temps la même chose qui se passe. »

Il veut dire qu'il accepte volontiers l'hypothèse d'un univers évolutif, dépendant du temps, et postulant par là-même un commencement, une création. Mais on ne choisit ici qu'en sortant du domaine proprement dit de la science. Il est vrai qu'il est si peu de savants qui s'en tiennent strictement à la constatation scientifique et se refusent à prolonger l'observation ou le calcul, par des hypothèses qui sont déjà hors de la science proprement dite.

Nous ajouterions volontiers aux réflexions si pertinentes du P. D. Dubarle, quelques remarques. Dès que l'on entre dans le domaine de la foi et même de la simple pensée philosophique, on a l'impression d'entrer dans un autre monde, celui de la valeur, de la qualité, alors que l'astronomie et la cosmogonie se meuvent dans le quantitatif. Dans l'antiquité, l'homme voyait la terre au centre du monde, et tout en somme tournait autour de son destin ! Depuis Copernic, la perspective a changé. Mais la parole de S. Paul : *Omnia vestra sunt*, demeure. Et l'esprit se pose à une distance incommensurable au-dessus de la matière. Nous ne sommes qu'un point dans l'indéfini. Notre soleil n'est qu'un astre errant dans la galaxie. Notre galaxie n'est qu'une infime partie de l'univers. Qu'importe ? Sans doute il est des esprits qui se sentent écrasés :

Je roule avec dédain sans voir et sans entendre,
A côté des fourmis les populations...

On a reconnu Alfred de Vigny, faisant parler la nature.

Mais en face, voici S. Jean de la Croix, le prince de la mystique : « Une seule pensée de l'homme vaut mieux que tout le monde, Dieu seul est digne d'elle » [2].

Et encore :

« Tout le monde n'est pas digne d'une pensée de l'homme, parce que cette pensée est due à Dieu seul, et toute pensée qui ne se meut pas en Dieu, est un vol que nous lui faisons » [3].

De même Pascal :

« Tous les corps, le firmament, les étoiles, la terre et ses royaumes, ne valent pas le moindre des esprits ; car il connaît tout cela et soi ; et les corps, rien... »

Et tous les esprits ne valent pas le moindre mouvement de charité, domaine de la foi ! Nous reprenons donc toute notre dignité, notre impassibilité, notre paix en Dieu, en dépit de ce peu d'espace que nous occupons sur une infime planète, emportée par notre modeste étoile solaire, dans un immense tourbillon galactique. Et les découvertes même faites par l'esprit humain, attaché à cette parcelle infinitésimale de matière qu'est notre corps, les découvertes dans le domaine astronomique en particulier, sont une preuve indéniable de cette supériorité, qui, elle-même, n'est rien, auprès de la divinisation par la foi et l'amour !

[2] *Avisos y Sentencias*, n° 32.
[3] *Puntos de Amor*, n° 37.

C'est ce que Péguy a si bien dit dans sa formule des « cinq règnes », correspondant au trois « ordres » de Pascal. Une contradiction entre la science et la foi est donc pour nous impensable !

II

Si Pascal se sentait disposé à donner tous les corps, le firmament et les étoiles pour un esprit quel qu'il soit, que n'aurait-il pas donné pour un Newman ? Ce qui s'est passé dans la vie d'un Newman, dans sa pensée, dans son cœur, nous intéresse autant, sinon plus et beaucoup plus, que ce qui se passait, il y a des milliards d'années quand l'atome primitif volait en éclats, par la volonté du Créateur. C'est la réflexion qui vient à l'esprit en lisant dans *Month*, de janvier 1953, l'article de sir Shane Leslie, intitulé : « **Newman again : Encore Newman** ». Il y souligne que les ouvrages sur Newman ne cessent de se multiplier. Ici, nous avons signalé les utiles travaux du Dr Denys Gorce. M. Leslie signale deux autres ouvrages, l'un en anglais : *Newman's Way* (*La Route de Newman*) par Sean O'Faolain ; l'autre en français : *Newman* (*Sa vie, sa spiritualité*), par Louis Bouyer. En fait, il ne parlera guère du second qui est une biographie solide, documentée, intéressante, mais de type classique, pour ainsi dire. Il s'attache et nous attache, au contraire, au livre original d'O'Faolain. Cet auteur a voulu éclairer la route de Newman, dans la vie, remonter à sa famille, aux circonstances de son développement moral et intellectuel, nous faire connaître ses « alentours », ses sœurs, ses frères, etc. C'est, si l'on veut, de la « petite histoire », mais combien passionnante ici. Qu'on en juge par cette simple phrase de M. Leslie, donnant l'une des conclusions de O'Faolain :

— « Le mouvement d'Oxford apparaît comme une conséquence lointaine de la Révocation de l'Edit de Nantes et du comté de Cambridge. En tout cas, les Newman, qui étaient originaires du comté de Fen, furent liés aux Huguenots par des mariages. Leur fond de tableau était ce mouvement évangélique qui est maintenant aussi éloigné de nous et fané que les Non-Jureurs ou les Jacobites. »

Ce « Mouvement évangélique », fut, en son temps, aussi virulent, en Angleterre, que le communisme russe de nos jours dans le monde. Il en est réduit actuellement à des publications de tracts. C'est lui, jadis, qui abattit l'esclavage, qui fit le « dimanche anglais », qui enfanta des chefs impétueux tels que Wesley, lord Shaftesbury, Wilberforce, Manning, Newman. Le mouvement d'Oxford ne fut pas une éclosion spontanée, un tourbillon subit et inattendu, mais l'une des manifestations du « mouvement évangélique ». Le foyer Newman était un foyer évangélique. Cela n'empêchait pas qu'autour des sœurs de Newman fût créée toute une ambiance de potins, de petits flirts, de bavardages aimables et puérils. John-Henry Newman « trouvait un calme plus grand dans les controverses des Pères que dans ces agitations domestiques ». Pourtant, les querelles de l'arianisme furent quelque chose de bien mouvementé !

Les frères de Newman faisaient avec lui un contraste frappant. Ils étaient deux. Dans leurs vies à eux, on trouve des chapitres qu'on pourrait intituler : « les temps durs » ou « plus durs ». Le père de Newman avait fait de mauvaises affaires ; il allait de banqueroute en banqueroute. Les biens de famille furent dispersés, même les livres de musique de John-Henry. Cinquante ans plus tard, alors qu'il était devenu célèbre, on les retrouva et on les lui rendit... Mais les heures pénibles de la jeunesse ne pouvaient être effacées. Les Newman vivaient un peu partout, où ils pouvaient ; ils changeaient souvent d'adresse, et de domicile. M. O'Faolain, avec une étonnante indiscrétion, s'applique à dévoiler tous les recoins voilés et cachés de cette existence traversée, aux prises avec les exigences des créanciers inapaisés.

L'un des frères de John-Henry, Frank, se fit missionnaire anglican, partit pour l'Orient afin de convertir les musulmans. L'expédition échoua lamentablement. Frank Newman perdit tout son enthousiasme missionnaire et même la foi, devint agnostique et écrivit des mémoires aussi désagréables que possible pour son éminent frère, auquel il survécut sept ans.

L'autre frère, Charles, fut clerc, c'est-à-dire employé de banque, puis finit ses jours, sous la forme d'un reclus excentrique à Tenby. C'est là que le cardinal le retrouva, à la stupéfaction de son entourage, en 1882. Nul ne savait qu'il avait un frère nommé Charles. On ne sait ce qui se passa entre les deux frères. Charles mourut peu après et le cardinal fit graver sur sa tombe cette phrase mystérieuse et suppliante : DOMINE, MISERICORDIA TUA IN SÆCULUM OPERA MANUUM TUARUM NE DESPICIAS ! *Seigneur, ne méprisez pas à jamais les œuvres de vos mains !*

Il semble certain que Newman ne réussit à amener à la vraie foi aucun de ses proches, ni ses sœurs, ni ses frères.

L'ouvrage de O'Faolain jette encore de vives lumières sur le binôme rival : Newman, Manning. C'étaient, chacun en son genre, deux génies, mais si dissemblables qu'ils ne pouvaient s'entendre. Telle est la vie. Newman apparaît, comme le dit O'Faolain, sous les traits d' « un ange courageux, doux, solitaire, génial et tourmenté ». Et comme dit encore M. Leslie :

— « Ce fut de cette famille chaotique, sentimentale, classe moyenne qui a disparu — et devait, selon les lois de la sélection sociale, disparaître — que sortit le plus grand des Anglicans, qui est souvent signalé comme le plus grand de l'ère victorienne, et même parfois comme le plus grand des Anglais. »

La destinée de chacun de nous est bien *individuelle*. Chaque âme est un monde, une « galaxie » ! Et chacune peut dire, avec le poète, aux étoiles :

Ainsi que vous chacune luit
Loin des sœurs qui semblent près d'elle,
Et la solitaire immortelle
Brûle en silence dans la nuit ! [4]

III

Puisque nous sommes en Angleterre, nous allons y étudier, avec le C. I. C. (Centre d'Informations catholiques), dossier du 4 janvier 1953, le sujet suivant : **Tito, les catholiques anglais et le Vatican.** Tout le monde connaît la position étrange de Tito. Il est excommunié par le *Kominform*, il a

[4] Sully-Prudhomme.

cette chance d'être inaccessible aux vengeances staliniennes, mais il entend rester communiste, et comme tel, il étend la dictature du parti sur la Yougoslavie entière, proclamant, en théorie, la liberté du culte, mais s'opposant, par mille mesures vexatoires, par l'éducation de la jeunesse, par des persécutions plus ou moins voilées contre le haut et le bas clergé, à la liberté réelle de l'Eglise.

En vertu du principe que proclamait jadis notre Blaise de Montluc, que, contre son ennemi, on peut bien faire alliance avec le diable en personne, les pays libres, l'Angleterre, l'Amérique, estimant que la Yougoslavie est un point stratégique de première importance, sont entrés en relations avec Tito, et cherchent à l'attirer dans l'orbite des nations occidentales, c'est-à-dire non communistes. On a de la sorte un contraste frappant entre la lutte contre les idées communistes, d'une part, et l'alliance plus ou moins étroite avec une puissance communiste dissidente, entre la phobie de toute idéologie communiste et le bénéfice que l'on espère retirer de l'appoint d'un dictateur communiste.

Pour porter à son comble la bizarrerie de la politique actuelle, c'est un gouvernement anglais conservateur, un gouvernement qui nourrit, par définition, à la fois l'horreur du marxisme et l'horreur de la dictature, qui se montre le plus empressé auprès de Tito. On ne peut pas pousser l'opportunisme, ou comme disent les Anglais, le « réalisme » plus loin ! Il va sans dire que Tito, se voyant ainsi courtisé, recherché, désiré, se rengorge et pose ses conditions. Récemment, M. Eden lui a rendu visite. On a tout de suite annoncé que Tito était invité à venir en Angleterre, en visite officielle, à son tour. En de telles conjonctures, il est d'usage qu'un chef d'Etat étranger soit traité avec de grands égards, qu'on lui ménage des acclamations, de brillantes réceptions. Tito, venant en Angleterre, à la façon d'un souverain, et reçu comme tel ! O politique, voilà bien de tes inventions !

Mais les catholiques anglais ne l'ont pas entendu ainsi. Dans l'apathie, voire l'acquiescement général de l'opinion anglaise, ils ont protesté très hautement. Et le fait est d'autant plus remarquable qu'en Angleterre il n'est pas d'usage que les simples particuliers se dressent contre la politique gouvernementale. La politique extérieure est affaire d'Etat. Les particuliers n'ont pas les moyens qui leur permettraient de la juger, encore moins de la condamner. Mais, de même que les évêques anglais n'ont pas craint de prendre position ouvertement contre le « bevanisme », ils n'ont pas hésité, envers Tito, à élever la voix, avec une très grande dignité, mais avec beaucoup de fermeté. Campagne de presse d'abord, déclarations épiscopales ensuite, la campagne catholique a pris comme thème : le droit international, le respect des Droits de l'Homme proclamés par l'O. N. U., l'observation de la véritable liberté religieuse, non pas sur le papier, mais dans les faits. Et le symbole de cette liberté, on le devine, c'est la réhabilitation de Mgr Stepinac, c'est son rétablissement dans tous ses droits d'archevêque et de primat, dans toute sa grandeur de cardinal de la sainte Eglise romaine.

Le samedi 6 décembre, se tenait un Congrès du « *Glaive par l'Esprit* », association dont nous avons parlé jadis, ici même. Le Congrès était présidé par le cardinal Griffin, qui fit une proclamation, dont le C.I.C. cite les passages essentiels. Conçue en termes très modérés, elle était quand même une protestation très nette. Le cardinal y demandait à M. Eden de faire connaître « à son invité toute la force des sentiments catholiques anglais en ce qui concerne la situation religieuse en Yougoslavie. » Bien plus, il lançait un appel aux membres catholiques du Parlement, en ces termes :

— « Nous comptons que nos représentants directs, les membres du Parlement, veilleront à ce que le Secrétaire d'Etat présente ces sentiments comme étant ceux d'une partie non négligeable du pays. En fait, ce sont ceux des 26 millions de catholiques de tout le Commonwealth... »

Un membre du Congrès, L. Douglas Jerrold, posa ensuite ironiquement cette question : « Si au lieu de persécuter des catholiques, Tito persécutait les Juifs, quelle réaction cela aurait-il produit dans le pays et quel sort aurait été celui de M. Eden et de son gouvernement ?... »

Il faut reconnaître que l'opinion non catholique en Angleterre, n'a pas approuvé, en général, la position prise par les catholiques. Les protestants sont hostiles à ce qu'ils nomment « la politique du Vatican ». Ils ont estimé que la protestation catholique était déplacée, inopportune, maladroite. Tito s'en est autorisé pour dire, lui aussi, que les catholiques anglais ne faisaient qu'obéir aux directives du Vatican, qu'il s'agissait en tout cela d'un coup de la papauté, qui favorise l'Italie, contre la Yougoslavie, dans l'affaire de Trieste, en particulier. A la suite de l'élévation au cardinalat de Mgr Stepinac, il a passé aux actes et rompu toute relation diplomatique avec le Vatican. Ce fut au tour des Anglais non catholiques, de déclarer, avec le *Times* :

« Le maréchal Tito avait eu raison de ne pas abandonner son projet de voyage en Angleterre, à cause de quelques protestations catholiques... Pour la même raison, il a tort maintenant de rompre avec le Vatican. Cette rupture est déplorable et c'est un coup porté aux espoirs qu'on avait d'un meilleur traitement des catholiques en Yougoslavie communiste... »

Après cela, Tito ira-t-il ou non en Angleterre ? On ne le sait. Le *Catholic Herald* du 12 décembre 1952 a écrit :

— « En tout cas, il semble acquis que ce ne sera pas une « State Visit » — une Visite d'Etat — ce qui signifie que le maréchal ne sera pas l'invité personnel de la Reine et ne résidera pas à Buckingham Palace. »

Un dignitaire anglican, le doyen de Chichester, a écrit fermement au *Daily Telegraph* :

— « Il serait désastreux que les Eglises de Yougoslavie, Orthodoxe, Catholique et autres, puissent supposer que l'accueil fait au maréchal Tito implique l'oubli de leurs malheurs. *Les nécessités politiques ne sauraient en aucun cas l'emporter sur les obligations morales* »[5].

Le journal *La Liberté* de Fribourg a donné comme puisée aux meilleures sources, la décision suivante du gouvernement de Tito :

— « Nous ne reconnaissons pas Aloys Stepinac comme archevêque et cardinal ; nous lui accordons 24 heu-

[5] C'est moi qui souligne cette dernière phrase si juste du Dr Duncan-Jones, doyen de Chichester.

res pour quitter le pays. S'il allait refuser de le quitter, il sera mis à la frontière par la force publique. »

Mais la date d'exécution de ce décret n'est pas encore fixée et ne le sera peut-être jamais !

Nous aurons à reparler un peu plus loin des atteintes à la liberté religieuse, en Yougoslavie, sous leur forme la plus grave, celle de l'éducation de la jeunesse.

IV

Nous voulons auparavant, emprunter à *Ecclesia* (française), n° de janvier 1953, un très court article intitulé : **Les Etonnements d'un Prêtre anglais.**

Il s'agit d'un prêtre anglais qui a visité la France. Oh ! plutôt brièvement : 15 jours dans une paroisse de Paris. On lui demande ses impressions. Nos lecteurs savent combien nous aimons à recueillir cette sorte de renseignements. Les impressions du prêtre anglais sont assez nettement défavorables, tout le contraire de celles du prêtre espagnol, que nous avons cité naguère.

— « Il y a beaucoup de bruit, dit-il, dans votre église, beaucoup plus que nous n'en tolérerions en Angleterre. Les gens arrivent en retard, marchent sans craindre de se faire remarquer, dérangent les autres, remuent des chaises. Et personne ne leur dit : « Chut ! chut ! » comme on ferait chez nous devant une pareille impolitesse. Et vous-même — excusez-moi de vous dire cela — vous organisez le bruit. Durant la messe que je disais en cette église pour la première fois, j'ai été très gêné et un peu scandalisé par les coups de canne de votre « Suisse », qui faisait le tour de l'église, en répétant : « Pour l'entretien de l'église et pour les œuvres de la paroisse, s'il vous plaît. » Les gens savent bien que la quête n'est pas faite pour le château de Versailles !... »

En Angleterre, certes, il y a aussi des quêtes, mais ce ne sont pas les prêtres qui les font, ce sont des laïques bénévoles. Les fonctions de sacristains aussi sont remplies par des volontaires.

Un autre point contre lequel s'élève notre visiteur anglais, c'est celui des confessions au cours d'une messe. Jamais pareille chose n'arrive en Angleterre.

— « ...J'ai vu ici quelqu'un venir se confesser au milieu de la messe. Est-ce que vous tolérez cela toute l'année ? Et puisque nous parlons de confession, je trouve que les Français et surtout les Françaises ont la conscience bien compliquée. Ils font beaucoup d'introspection... Je n'aimerais pas du tout être directeur de conscience en France ! Au lieu de dire simplement trois ou quatre péchés, ils vous racontent des tas d'histoires... »

Mais comment ce prêtre anglais a-t-il trouvé notre belle fête de l'Assomption, au 15 août ? Hélas ! Pas du tout à son goût. Il est là encore plus catégorique que sur tout le reste. Ecoutons-le :

— « Ne me parlez pas du 15 août ! Si j'en voyais beaucoup d'autres, je crois que je perdrais la foi durant mon séjour en France. Votre procession de l'après-midi m'a paru une scandaleuse profanation. Excusez-moi, je ferais mieux de me taire ! C'est moi qui vais vous scandaliser ! Mais notre sensibilité anglaise est si différente. J'ai beaucoup de mal à comprendre. C'est presque une autre religion. Le *Credo* est le même, mais la piété s'exprime différemment... »

Sur quoi, le visiteur s'explique. A la procession, il a vu trop peu de monde, autour d'une statue de la Vierge portée par des jeunes filles, derrière un « Suisse », à une lenteur qu'il a trouvée grotesque (*sic*). Qu'aurait-il dit, si l'on avait été plus vite ?

— « J'ai été choqué et surpris, dit-il. Jamais je n'avais vu un tel spectacle. Cela m'a paru une comédie dans la maison de Dieu. En Angleterre, nous sommes beaucoup plus froids. Vous êtes nerveux et sentimentaux. Vous vous bousculez à l'église. Vous vous bousculez pour aller communier. On dirait que cela vous aide à prier. Enfin, c'est cela, l'Eglise catholique ! »

Nous disions bien : si on va trop lentement, l'Anglais est choqué et trouve cela « grotesque » ; si on se bouscule, il l'est encore davantage ! Rien ne lui plaît, de notre manière de prier. Espérons que le bon Dieu et la sainte Vierge sont moins difficiles et s'en tiennent à la bonne volonté plus qu'aux gestes externes !

Autre chose qui a surpris notre hôte : les enterrements.

— « ...Je n'aime pas dire une messe d'enterrement en France. Il y a du bruit, là encore, des chants tout le long de l'office. Nous sommes habitués à des messes de funérailles sans chants, où règne une atmosphère religieuse très différente. Mais je ne sais pas ce qui est le mieux. J'apprends beaucoup de choses ici. Cela m'intéresse beaucoup. J'aimerais aller aussi en Italie et en Espagne. Cela doit être encore très différent de chez vous... »

En terminant, le prêtre anglais formule encore quelques observations qui seraient plutôt faites pour nous étonner. C'est ainsi qu'il trouve que notre clergé est trop agité, trop remuant, trop occupé. « Je me demande, dit-il, si vous ne faites pas bien des choses inutiles » Il faut qu'un prêtre français ait toujours quelque chose à faire. Et notre Anglais glisse, alors, cette réflexion typiquement anglaise :

— « C'est pourtant si agréable de fumer un cigare en écoutant la radio... »

Mon Dieu, chacun son goût. Nous ne pensons pas cependant que ce soit là un idéal très élevé, en fait de détente ! Ecouter la radio est loin de ne réserver que des enchantements, même avec l'accompagnement d'un bon cigare, à la Churchill !... Enfin, le prêtre anglais nous plaint d'être assujettis à porter toujours la soutane :

— « Chez nous, dit-il, même les évêques ont une tenue d'été, un clergyman de plage. C'est bien plus pratique et les gens seraient stupéfaits de voir une soutane au bord de la mer ou faire du canoë. Mais en France, vous n'êtes pas aussi sportifs... »

Il fallait sans doute faire entendre ici un tel son de cloche. Sûrement, on finirait par s'entendre. Mais en 15 jours, on a juste le temps de se hérisser, ce qui n'aide pas à comprendre ! De même qu'il ne faut pas juger les gens sur la mine, il ne faut pas juger un visiteur sur quelques boutades ou impressions passagères.

V

Nous disions plus haut que l'attentat le plus grave commis contre la liberté religieuse, en pays d'obédience communiste, est la direction donnée à l'éducation de la jeunesse. De même qu'en France le coup le plus grave porté à la tradition catholique

School of Divinity Library

du pays a été l'institution de l'école laïque, gratuite et obligatoire, mal corrigée par une liberté de l'enseignement catholique, traité en parent pauvre et volontairement privé de tous ses droits à émarger au budget national, pourtant payé par les catholiques comme par les autres citoyens, de même, en pays communiste, il est visible que la destruction progressive de la religion est visée par le gouvernement, par le moyen de la formation de la jeunesse.

Sous ce rapport — et c'est cela qui est grave — Tito ne diffère en rien des autres gouvernements communistes, comme on va le voir. Selon le dossier du C.I.C. analysé plus haut, l'agence C.I.P. de Rome, du 16 décembre 1952, annonce qu'à la suite de la rupture avec le Vatican, il est question d'accentuer le monopole d'Etat et la formation marxiste de la jeunesse. Cette tendance se serait exprimée, dès le mois d'octobre, dans un article de l'organe officiel de l'Instruction populaire de Croatie, le *Prostvietni Viasnik*, qui, dans son n° du 15 octobre, écrivait entre autres choses :

— « Le but de l'éducation sociale et morale est de développer chez l'enfant la qualité d'homme socialiste. *Ce but ne peut être atteint que par la destruction préalable du mysticisme, de la superstition et de la religion.* »

Et l'article concluait :

— « Tous les enfants de la République populaire de Croatie doivent fréquenter quotidiennement l'école ; on ne doit pas tolérer que les élèves s'absentent sous prétexte de fête religieuse. »

Que cette politique soit entrée dans les actes, qui pourrait en douter, lorsque l'on apprend que la fête de Noël elle-même a été, en Yougoslavie, déclarée journée scolaire obligatoire, sous peine de sanctions sévères !

Voyons maintenant la Bulgarie. Les choses ne se passent pas autrement. C'est ce que nous apprenons par un article intitulé : « *L'Education de la Jeunesse en Bulgarie* », signé *Comité français pour l'Europe libre*, dans *Monde Nouveau-Paru*, n° 64 (décembre 1952). On y souligne que « c'est dans cette éducation sectaire et mensongère de la jeunesse que réside le danger essentiel de la permanence du système soviétique dans les pays de l'Est européen. » Et ce danger est immense. Ce qui se passe en Bulgarie, en effet, se passe partout derrière le rideau de fer ou le rideau de bambous. Le camarade L. Avramov, président des « Jeunesses de Dimitrov » déclarait dans son discours du Comité central de cette très importante organisation communiste :

— « Il est de notre devoir primordial d'éduquer la jeunesse bulgare dans un esprit patriotique, ce qui veut dire *cultiver en elle un amour sans bornes pour l'Union soviétique et une haine implacable pour les fauteurs de guerre anglo-américains.* »

Tels sont donc les deux pôles de l'éducation. Amour sans bornes de la Russie, haine implacable de l'Amérique et de l'Angleterre, considérées comme les adversaires majeurs de l'hégémonie communiste.

Et à quel âge l'enfant bulgare, roumain, polonais ou tchèque, sera-t-il arrosé et imprégné de cet amour et de cette haine ? — Dès le jardin d'enfants, c'est-à-dire dès l'âge de 5 à 6 ans ! Le camarade Nedjely, ministre de l'Education nationale, en Tchécoslovaquie, le précise en ces termes :

— « L'éducation politique et idéologique de la jeunesse doit être entreprise dès le jardin d'enfants. Car c'est dès les toutes premières années de leur vie que les enfants doivent apprendre les éléments de l'idéologie et de la psychique communiste, de même qu'ils doivent grandir dans la pleine conscience que notre patrie doit sa libération à la glorieuse armée soviétique. »

Partout cette rengaine retentit. Voici pour la Thuringe, en Allemagne de l'Est :

— « Nos tout petits de l'école enfantine participent déjà à notre vie politique. En même temps que l'amour pour notre République démocratique, on leur inculquera la haine à l'égard des ennemis de notre construction pacifique. La culture du patriotisme démocratique est inséparable de l'amitié pour la grande Union soviétique »[6].

Les enfants sont donc, en Bulgarie, comme partout ailleurs derrière le rideau de fer, embrigadés dès leur entrée au jardin d'enfants dans l'organisation dite des « Enfants de Septembre », ainsi nommée pour commémorer le mois qui vit l'arrivée au pouvoir des communistes. Ils restent dans cette organisation jusqu'à l'âge de 13 ans, puis sont versés dans les « Jeunesses de Dimitrov ». L'organisation des Enfants de septembre compte 720.000 membres, soit les neuf-dixièmes de la totalité de la jeunesse bulgare au-dessus de 13 ans.

Naturellement, ce système éducatif ne se confine pas dans l'école. Il publie des journaux d'enfants, des brochures de toute sorte, etc. Et il est sans cesse morigéné par le pouvoir central, comme n'allant pas encore assez à fond dans le sens marxiste-léniniste-stalinien !

Les parents perdent tout contrôle sur leurs enfants, depuis l'âge de 5 ans jusqu'au service militaire. Ils ne peuvent même pas faire de réflexions contre ce qui est enseigné à leurs petits, car ces enfants, en toute innocence, pourraient répéter ces réflexions, et des sanctions très graves s'abattraient alors sur les parents. L'enfant, en effet, est souvent interrogé à l'école sur ce qui se dit ou se passe à la maison, en famille !

L'article cité ici s'étend ensuite sur la valeur des études. Cette valeur est très faible, si l'on en juge par le pourcentage des élèves ayant des notes au-dessous de la moyenne. Les anciens maîtres ont été hâtivement remplacés. Les maîtres nouveaux n'ont qu'une formation insuffisante. Le système d'enseignement est mauvais. Les élèves s'appliquent peu ou pas du tout. Il semble que le gouvernement bulgare n'attache pas une très grande importance à la qualité des études, et qu'il laisse volontairement la jeunesse bulgare dans une demi-ignorance. Pourquoi ? Ici, on croit apercevoir un calcul machiavélique, de la part des Soviets :

— « ...Certaines informations arrivées récemment de Bulgarie portent à croire que le Kremlin penserait à faire de la Bulgarie une simple colonie, fournissant le plus possible de main-d'œuvre et le moins possible d'intellectuels capables d'occuper des postes de direction, qui supposent une formation universitaire solide. »

[6] Texte cité par Robert d'Harcourt, dans la *Revue de Paris*, octobre 1952, et émanant du Ministère pour l'Education du peuple, en Thuringe.

On est certain qu'il y a en Bulgarie de très nombreux spécialistes soviétiques, qui occupent des postes importants, sinon les plus importants, dans tous les secteurs de l'économie bulgare. Il semble que pour réserver aux Russes le maximum de postes de direction, il y ait un parti-pris de ne laisser aux Bulgares que des moyens limités de haute formation technique. Les autorités bulgares dirigent bien les jeunes vers les écoles techniques et professionnelles, mais en les détournant des études supérieures.

L'article que nous analysons conclut en constatant ce but soviétique de *colonisation* de la Bulgarie. Les cours de langue russe y sont vivement recommandés. On sent que la Russie, ayant mis la main sur la Bulgarie, entend y absorber les âmes comme les corps !

Il en est strictement de même partout dans les pays soumis à l'influence et on devrait dire tout uniment à la domination russe. Et le plus scandaleux, c'est que c'est la Russie, ce sont les communistes de toute nationalité, qui accusent de visées « colonialistes » les Etats libres ! Qui ne voit, cependant, la différence énorme qui existe entre l'œuvre d'une nation comme la France, qui s'efforce d'améliorer, de hausser, de civiliser des régions arriérées, et l'œuvre de la Russie faisant *rétrograder* des pays de haute civilisation, tels que la Pologne, la Tchécoslovaquie, la Bulgarie, la Roumanie, la Hongrie, l'Allemagne orientale, au niveau de colonies russes !

VI

Parcourons maintenant un numéro du journal argentin : *Sintesis de prensa y bibliografia cattolica* : « *Synthèse de presse et bibliographie catholique* ». Ce papier est de septembre-octobre 1952, et il emprunte au *Seminario cattolico* de La Havane un portrait de **Monseigneur Fulton Sheen, apôtre de la Télévision.**

On nous décrit d'abord l'entrée du vénéré prélat au studio de la télévision :

— « Le théâtre Adelphi de Manhattan, aux portes de Broadway, se trouvait plein de spectateurs. « *Trente secondes !* » cria une voix forte. L'assistance garda le silence. Les réflecteurs inondèrent de lumière la scène avec un éclat presque surnaturel. « *Cinq secondes, cinq* », reprit la voix. Une musique très douce remplit l'enceinte. A pas larges et lents sortit des coulisses un homme majestueux. Il portait une soutane noire à liserés violets. Sur ses épaules, un manteau violet et sur sa poitrine, une croix d'or. Il paraissait avoir 5 pieds 8 pouces de hauteur. »

C'était Mgr Sheen. Il fit un salut gracieux parmi des salves d'applaudissements, et un sourire jeune éclaira son visage. Puis il se tourna vers l'une des trois caméras de télévision qui allaient transmettre son discours à des millions d'Américains.

Jadis, il était peu de biographies de saints qui ne se crussent obligées de montrer des signes de la sainteté future de leurs héros, dès l'enfance, dès le berceau parfois. Pour Mgr Sheen, les biographes ont fait de même. Son succès à la radio et à la télévision aurait, nous assure-t-on, été préformé dès les premiers jours de sa vie, car, lorsqu'il lui arrivait comme à tous les enfants, de crier, sa voix retentissait dans tout le quartier ! Début prometteur et que le temps n'a pas fait mentir ! Mgr Sheen est devenu le prédicateur le plus retentissant des Etats-Unis. Harriet Van Horne a dit de lui, dans le *World Telegramm and Sun's*, journal de New-York :

— « Il est très possible que Mgr Sheen soit le meilleur orateur catholique depuis Pierre l'Ermite. »

C'est remonter bien haut ! Mais l'opinion est à recueillir. Mgr Sheen parle des sujet les plus divers : liberté, plaisir, guerre et paix, amour, etc. Il se place en général sur un terrain où il puisse toucher tous ceux qui sont chrétiens, et pas seulement les catholiques. On n'a pas craint de lui attribuer une heure où il a à vaincre les compétitions les plus redoutables : mardi, 8 heures du soir. A cette même heure, sur d'autres chaînes, parlent ou se montrent les acteurs les plus populaires. Le programme de Mgr Sheen est télévisé actuellement par 17 stations. Il a atteint une renommée prodigieuse. L'orateur ne ménage personne.

— « Aux démocrates il reproche de n'être pas démocratiques, aux capitalistes d'être avares, à tout l'Occident d'offrir au communisme une porte ouverte en ne vivant pas selon la foi chrétienne. Il parle aux hommes d'Etat de la paix et de la guerre, aux jeunes fiancés de la vie sexuelle. Il a déclaré qu'il priait tous les matins pour Joseph Staline, et il a cité, approuvé en cela par « l'Heure catholique », des phrases d'un théologien hérétique, le protestant Reinhold Niebuhr. »

Son influence est incalculable. Il pose nettement le dilemme que beaucoup ne veulent pas encore voir ou admettre : *christianisme ou communisme*.

— « Le monde, dit-il, a commencé à sentir soudain la nécessité des missionnaires. Les deux grands mouvements missionnaires qui s'efforcent de dominer l'humanité sont le Communisme et le Christianisme. »

Mgr Sheen a réussi les conversions les plus improbables : le colonel Horace Mann de Tennessee, Heywood Brown, libre-penseur archi-libéral, Louis Budenz, éditeur-gérant du journal communiste *Daily Worker*, Clara Boothe, écrivain, Fritz Kreisler, violoniste, Jo Mielziner, descendant du magnat de l'automobile, H. Ford, etc.

Mgr Sheen a 57 ans, bientôt 58. Baptisé sous le nom de Pierre-Jean, il a pris le nom de sa mère, Fulton. Il a grandi dans un foyer profondément catholique, où l'on récitait le rosaire tous les soirs. Les prêtres étaient toujours invités à la table de famille. Dès le collège il prenait part à des compétitions oratoires. A la veille de l'une d'elles, son professeur le prit à part et lui dit : « Sheen, tu seras décidément le pire orateur que j'aie jamais entendu ! » Et il lui indiqua ses défauts de diction, d'articulation, d'inflexions, en le faisant répéter pendant une heure.

— « As-tu compris, lui dit-il enfin, pourquoi tu parles si mal ?

— C'est, dit Sheen, après un instant de réflexion, que je ne suis par naturel... »

Rarement heure de travail fut plus profitable. Sheen gagna le concours. Il était devenu « naturel ».

Au cours de sa jeunesse, il n'eut que peu de relations féminines, toujours sérieuses du reste. Il rencontra cependant plusieurs fois une jeune Française, mais elle se fit religieuse. Sheen, entré au séminaire et ordonné en 1919, a suivi les cours

de l'Université catholique et débuta dans la chaire à Washington. Mais il vint en Europe pour achever ses études, avec son frère, Tom, docteur à Manhattan. Il étudia à Louvain où il fut le premier titulaire américain du prix du Cardinal Mercier. En 1935, il était « Agrégé de Philosophie de Louvain », titre dont il est très fier, bien qu'il totalise onze grades divers. Il a fait du ministère en Angleterre, pendant un an, dans une paroisse pauvre de Londres, mi-italienne mi-irlandaise. Son don particulier est d'éclairer les problèmes :

— « Les choses paraissent confuses, on a une conversation avec le P. Sheen et elles s'éclaircissent, même si elles doivent s'obscurcir de nouveau après son départ !... »

Mgr Sheen va le plus souvent droit au but. Quand il eut à se mesurer avec Heywood Brown, au sujet de l'évolution, il appela, un jour, son adversaire au téléphone, et lui dit :

— « Je désirerais vous voir.
— « Au sujet de quoi ?
— « Au sujet de votre âme !... »

Ils se rencontrèrent dans un hôtel de Manhattan et causèrent. Les préparatifs durèrent neuf ans. Mais sept mois avant sa mort, Brown entrait dans l'Eglise catholique.

Il arrive, dit parfois Mgr Sheen, que les personnes qui crient le plus fort contre l'Eglise en soient les plus proches. « La haine indique de l'intérêt ! » La pire de toutes les situations spirituelles est l'indifférence. L'erreur du chrétien est qu'il ne veut pas ou ne sait pas être logique. Il voit bien qu'il ne saurait trouver son salut, même terrestre, dans les agitations de la politique, ni dans les découvertes de la science. Il lui faut l'infini, il lui faut l'immortalité, il lui faut Dieu. Mais il redoute le sacrifice.

— « L'homme accepte les promesses de salut mais sans la croix, et il veut le Christ sans ses clous ! Et pourtant, conclut Mgr Sheen, il n'y a pas de plaisir sans peine, pas de Pâques sans le Vendredi Saint. »

VII

« Le monde mourra-t-il de faim ? » Voilà une des questions que l'on retrouve périodiquement sur sa route, quand on lit les Revues. Et la question n'est pas théorique, puisque des centaines de millions d'hommes sont réellement sous-alimentés. Le P. de Farcy traite donc, après beaucoup d'autres, de ce problème angoissant, dans la *Revue de l'Action populaire* de janvier 1953.

Le nombre des humains s'accroît régulièrement et activement : 400 millions, vers 1600 ; 800 vers 1830 ; 1.600 en 1900 ; 2 300 actuellement ; probablement 3 milliards en 2.000. Pourra-t-on nourrir toutes ces bouches ? Dès maintenant, la moitié des êtres humains souffrent de la faim. Or, la population mondiale s'accroît de 400.000 unités environ par semaine.

Par contre, on se plaint que la surface cultivable de la terre ne cesse de diminuer, par suite de l'érosion, de l'entraînement, par les inondations, de la terre végétale. Ce n'est pas en vain que des fleuves portent les noms de « fleuve rouge », « fleuve jaune ». Ces appellations indiquent les ravages incessants accomplis dans le tapis végétal de l'écorce terrestre. Une rivière telle que la Magdalena, en Colombie, charrie plus de boue que le Mississipi, qui est quatre fois plus long. Que sont devenus les riches terrains de l'Afrique du nord, de la Grèce, et de tant d'autres régions ?

Un congrès, tenu au Michigan, en 1952, à East Lansing, a fait entendre des cris d'alarme, étudié des remèdes. Quels sont ces remèdes ?

En premier lieu, peut-on accroître la production agricole ? Sur 500 millions de km² de surface de la terre, il y a 130 millions de terres émergées. Mais *un dixième* seulement de cultures ! Le reste est formé soit de forêts (37 millions de km²), soit de déserts et glaciers. Tandis que les surfaces cultivables n'égalent qu'une fois et demie l'Australie, les forêts couvriraient presque les deux Amériques, et les déserts, l'Asie, l'Europe et l'Afrique ! En outre, les surfaces cultivées ne sont pas employées au maximum. A East Lansing, on a donné des exemples chiffrés. On calcule là-bas en *acres*, c'est-à-dire en unités égales à 40 ares et demi. Environ deux acres et demi font un hectare. Or, sur un acre, on peut obtenir 2.300.000 calories, en pommes de terre ; 1.100.000 en blé ; 500.000 en élevage porcin ; 350.000 en production laitière ; 45.000 en bêtes d'embouche. Donc, la production de la viande de boucherie donne environ cinquante fois moins de calories que la pomme de terre. Et pourtant, on ne peut réduire toute l'humanité au régime des pommes de terre, pour arriver à nourrir tout le monde. Même en régime communiste, l'on n'y songerait pas et le dirigisme le plus rigoureux se briserait contre les oppositions qui se feraient jour, en une telle hypothèse. On a pu constater, cependant, que, dans les régions du Brésil, où l'on cultive l'hévéa, les ouvriers n'ont mangé à leur faim que lorsque la mévente du caoutchouc a fait remplacer l'hévéa par des cultures alimentaires.

On peut supposer, par exemple, que la culture du coton disparaîtra devant le nylon, celle du caoutchouc naturel devant le caoutchouc synthétique. Ce sera autant de terre à donner à l'alimentation.

On a calculé, d'autre part, qu'un tracteur bien employé remplace quatre chevaux, et ne coûte rien à nourrir. Donc, au lieu de nourrir 4 chevaux, on pourra nourrir plusieurs humains. Il y aura aussi à lutter contre le gaspillage. Les dégâts causés aux récoltes par les insectes atteignent 10 %, les pourritures au grenier, encore 10 %. Avec plus de soin, on pourrait sauver une quantité de produits agricoles suffisante pour nourrir tout un pays comme la France.

Peut-on, d'autre part, cultiver davantage de terres ? Par les moyens dont nous disposons, on croit que l'on pourrait doubler la surface cultivée. Mais il faut s'atteler à la tâche. Certaines associations s'y appliquent. D'abord la F.A.O., — *Food and Agriculture Organisation* — « Organisation vivrière et agricole ». Cette société a son siège permanent à Rome, elle réunit 70 nations, après le retrait de la Russie et de ses satellites. Elle dispose de 180 à 200 experts. Mais son budget annuel ne dépasse pas 3 milliards. Elle se réduit donc à un bureau d'études et de consultation.

Autre remède : *le point IV*. On sait que les U.S.A., en 1950, ont voté une loi d'aide aux pays peu développés. Les crédits, ici, atteignent 70 mil-

liards de francs (pour 1952), permettant de financer plus de 200 plans d'amélioration dans 53 pays, menés par 680 techniciens. L'administration Eisenhower a annoncé qu'elle préconisait, dans les pays sous développés l'intervention des capitaux privés, mais avec garantie de l'Etat.

Parmi les plans les plus vastes d'organisation agricole, il faut compter le *plan de Colombo*, portant sur six ans, à dater de juillet 1951, et s'appliquant à des territoires asiatiques du sud, où habitent 570 millions d'habitants (Australie, Nouvelle-Zélande, Inde, Pakistan, Ceylan, Malaisie, etc.). Si le budget est important : environ 2.000 milliards de francs, fournis en partie (moitié) par les pays intéressés.

On calcule que, dans six ans, on pourra nourrir, sans élévation, hélas ! du niveau actuel, de 20 à 30 millions de personnes en plus, soit à peu près l'accroissement prévisible en ces pays-là ! Les dépenses engagées dans la guerre de Corée et dans le réarmement rendu indispensable par l'attitude de la Russie surarmée, empêchent de faire tout ce qui serait nécessaire. Que d'améliorations seraient possibles, dans tous les domaines, avec tant de milliards gaspillés ! Les communistes ne cessent de le dire, mais ils se gardent bien de donner l'exemple du désarmement.

Si la Russie, par la guerre froide et les dépenses qu'elle entraîne, réduit une immense quantité d'humains à languir sans espoir d'élévation de leur niveau de vie, il est juste de reconnaître qu'elle a entrepris des travaux gigantesques soit dans le bassin de la Volga, soit et davantage encore dans ceux de l'Obi et de l'Iénisséi, des travaux d'irrigation qui vont permettre de faire vivre sur 10 millions d'hectares fertilisés, de 50 à 100 millions d'habitants de plus. Espérons qu'elle n'en fera pas de la chair à bombes atomiques !

Et en France, faisons-nous quelque chose ? On a fait du beau travail — pour peu de reconnaissance — au Maroc, en Afrique du nord, en Afrique noire mais dans la métropole, peu de chose. Nous avons la chance d'habiter un pays fertile et qui pourrait aisément nourrir sa population et même exporter. Il est malheureusement incontestable que l'effort accompli est encore bien insuffisant.

Au total, on croit pouvoir dire que si la population mondiale a crû de 12 % depuis 1938, la production agricole, en 1952, avait augmenté aussi de 12 %. Donc pas d'amélioration, mais pas de déchéance non plus. Il y a donc encore immensément à faire dans tout l'univers. Dans les Indes, l'un des obstacles les plus graves à l'augmentation des moyens de production est le culte de la vache, dont il est interdit de manger de la viande. Et pourtant les vaches constituent, là-bas, le troupeau le plus important du globe, car la densité bovine est sensiblement égale à celle de la France. Dans d'autres pays, c'est le porc qui est l'objet d'interdictions alimentaires religieuses.

En guise de conclusion, nous pouvons dire, que dans les années à venir, c'est à l'agriculture et à son développement rationnel et intensif que les hommes d'Etat auront le plus à s'appliquer ! *Primo vivere !* **Ce problème, déjà aigu pour un nombre énorme d'êtres humains, menace de devenir toujours plus angoissant !**

VIII

L'Agence *Fides*, dans son n° du 17 janvier 1953, nous apporte une étude très instructive sur **l'Islam en Afrique noire.** Précisons bien : en Afrique *noire*. On va voir tout de suite de quoi il s'agit. L'Afrique, dans son ensemble, compte environ 200 millions d'habitants, dont 15 millions de catholiques et 80 millions de musulmans.

Sur ces totaux, l'Afrique *noire* compte 129 millions 1/3 d'habitants, sur lesquels, il y a près de 13 millions de catholiques, mais un peu plus de 28 millions de musulmans.

Que si l'on considère la marche des deux religions, on constate qu'en 20 ans, le nombre des catholiques s'est accru de 8 millions, et celui des musulmans de 19 millions. Pourtant, il faut dire que les catholiques ont presque triplé, tandis que les musulmans n'ont pas tout à fait doublé. L'accroissement brut est donc deux fois plus fort chez les musulmans, mais en chiffres proportionnels, c'est l'accroissement des catholiques qui est presque le double de celui des musulmans.

Quel est donc le principe de l'accroissement des musulmans ? Est-il doctrinal ? Pas le moins du monde. L'Afrique noire a été, en dépit des organisations antiesclavagistes, en proie, jusqu'à ces dernières années, à des rafles d'esclaves noirs, qui étaient traînés à travers les déserts, dans des conditions atroces, vers Zanzibar, ou vers le Soudan, et la perspective de ces exodes, au cours desquels une grande partie de ce pauvre bétail humain périssait de fatigue et de faim, affolait les indigènes. Les noirs vivaient dans la crainte perpétuelle de ce destin misérable, auquel n'échappaient que ceux qui s'étaient faits musulmans. Assurément ces conversions à l'Islam restaient tout extérieures, dans « l'ignorance assez générale des préceptes et des dogmes de cette religion. »

Autre cause d'expansion musulmane : l'étouffement progressif de l'*animisme antérieur* des noirs. Cette religion disparaît rapidement, sous l'influence de l'invasion des usages européens. Or, dans cette disparition des croyances ancestrales, rendant les noirs, en quelque sorte, disponibles, l'Islam trouve des échos, en raison de l'action adroite et incessante des confréries musulmanes de pasteurs et de commerçants, qui, inlassablement, parcourent l'Afrique. Il est rare que, dans une ville noire, ne se crée pas un quartier musulman, qui fait figure de quartier riche et élégant et dont les habitants jouent un rôle dans la politique. Le personnage principal du monde musulman est le « marabout ».

Quel est son degré d'instruction ?

— « Le « marabout », généralement étranger au pays, n'a bien souvent que de vagues notions d'écriture et ne sait que quelques bribes du Coran et d'un ouvrage traditionnel. Il dirige la prière et le culte. Il réunit autour de lui les enfants auxquels se joignent, à l'occasion, quelques enfants animistes. Surtout, il agit sur les forces occultes : c'est à lui qu'on fait appel pour guérir les maladies, pour attirer la pluie, pour rendre fécondes les activités humaines, pour conjurer les puissances maléfiques. »

En somme, un degré supérieur de *sorcier !* Mais cela lui donne une grande autorité auprès des noirs.

Dans l'ensemble, l'Islam ne connaît pas nos organisations *missionnaires*. La propagation se fait donc par les particuliers. Tout musulman est mission-

naire. N'importe quel chauffeur de camion musulman exige de son « graisseur » qu'il fasse des actes de religion musulmane. L'Islam d'autre part n'est pas gênant ; sa doctrine est sommaire, ses exigences morales médiocres. Il admet la polygamie ; il donne aux noirs qui l'adoptent l'impression d'appartenir à l'une des grandes religions du monde. En Afrique orientale, il faut signaler, de plus, l'arrivée de véritables *missionnaires* musulmans — les premiers — venant du Pakistan.

Il est à croire que les années à venir verront la croissance du nombre des musulmans, en Afrique noire, et l'on a pu estimer — non peut-être sans exagération — cette croissance à environ 200.000 par an. Elle est moindre toutefois, on l'a dit, que l'accroissement du nombre des catholiques, dans l'ordre relatif.

Cependant, il se produit, au sein du monde musulman, non plus chez les nègres, mais dans les centres proprement dits, en Egypte et en Asie turque surtout, une crise indéniable. Les musulmans sont divisés en deux blocs : les orthodoxes conservateurs et les « modernistes », qui se laissent gagner par les usages occidentaux, le goût de la démocratie, de la science moderne, des libertés individuelles. Les orthodoxes restent violemment opposés au christianisme. Les « modernistes » se rendent compte que l'étroitesse de l'orthodoxie traditionnelle est le principal obstacle qui s'est opposé au progrès scientifique et technique, au sein de l'Islam. Malheureusement, en s'imprégnant des idées occidentales, ces « modernistes » tombent, comme il arrive à beaucoup de Juifs, dans l'agnosticisme et l'athéisme pratique. Ils ne savent rien du christianisme. C'est donc vers ceux-ci qu'il y aurait lieu de diriger un puissant effort, dans les 25 années à venir, sous peine de voir le monde musulman entier sombrer dans l'humanisme athée.

Mais précisément se pose la question angoissante ? Est-il possible d'agir sur le mahométisme ?

C'est la question que cherche à résoudre le Père Salesius, capucin, dans la *Nouvelle Revue de Science missionnaire* (fasc. 2, de 1952), sous le titre . « *Comment convaincre un Musulman?* » Cet article traite surtout du monde musulman au Pakistan et en Hindoustan. Il signale le travail du P. Courtois, jésuite, dans ses *Notes on Islam*, publiées en anglais, à Calcutta, en 1947.

Les protestants, au Pakistan, ont adopté la méthode combative, par la réfutation à outrance de l'Islam et par le renversement du système social musulman. Mais les résultats ont été désastreux, car la haine du christianisme s'est accrue. Ils ont introduit alors des méthodes moins agressives : faire connaître et aimer le christianisme, mais sans attaquer ouvertement Mahomet et ses doctrines, pour ne pas froisser ses adeptes. Nous avons à profiter de ces expériences protestantes. La méthode la plus efficace semble bien celle du P. de Foucauld : esprit fraternel, esprit mystique, utilisation des éléments assimilables et bienfaisants de l'Islam. Il est bon de citer ici ces paroles de Mgr Michaël Keller :

— « Nous savons bien que, plus que jamais, il importe pour le succès du travail d'évangélisation de découvrir dans les civilisations étrangères les éléments susceptibles d'être baptisés. »

Ces éléments existent dans l'Islam, notamm[ent] l'abandon à la Providence divine, en excluant se[u]lement le fatalisme qui se trouve à la base. Ma[is] ce qui donne à l'action chrétienne des possibilit[és] nouvelles dans l'apostolat auprès des musulman[s], c'est précisément l'existence d'un « modernisme » au sein de l'Islam, à condition de faire connaît[re] le christianisme à ceux qui, déjà, sont détachés o[u] se détachent de l'intransigeante orthodoxie d'a[u]trefois.

Un point sur lequel les Musulmans évolués [se] rapprochent de nous et par lequel il faut essay[er] de les « approcher », c'est le respect de la femm[e,] le rejet du système de claustration et de séquestr[a]tion qui lui était jusqu'ici imposé, la grandeur [et] la dignité de la monogamie. De nombreux musu[l]mans, de nos jours, ont horreur de ce régim[e.] L'Evangile peut être apporté ici en confirmatio[n] de cette horreur. Le respect de la personne hu[]maine est un principe chrétien. La femme n'est p[as] un simple instrument destiné à satisfaire les b[e]soins charnels de l'homme ; elle a une âme, u[ne] personnalité, une dignité propre, une grandeur s[a]crée. Beaucoup de musulmans commencent à [le] comprendre et on peut les aborder par ce biais.

D'autre part, dans nos conversations ou discu[s]sions — toujours amicales et respectueuses — av[ec] les musulmans, il importe beaucoup de distingu[er] le christianisme du judaïsme. L'Islam découle e[n] partie du judaïsme, dont il s'éloigne pourtant, p[o]litiquement, de façon frappante et générale. Il fa[ut] donc, sans tomber pour autant, dans l'antisém[i]tisme que condamne l'Eglise, distinguer la doctri[ne] catholique du judaïsme, en faisant appel aux ense[i]gnements de Jésus, combattant le *pharisaïsme*, l[es] observances tout extérieures : « Ce n'est pas [ce] qui entre dans la bouche qui souille l'homme, ma[is] ce qui sort de la bouche ». (Mt., XIII, 11).

— « Ceci fera songer le musulman à la vanité et l'hypocrisie de certaines de ses coutumes : prières spe[c]taculaires, aumônes, jeûnes, serments, ergoteries sur [la] valeur de la circoncision et sur la lettre de la Loi [au] détriment de l'esprit. »

Il faudra montrer doucement au musulman q[ue] tout cela est un héritage du judaïsme. L'Islam [est] une législation religieuse très oppresssive. Le P[a]kistan essaie de fonder sa Constitution sur cet[te] législation même. Mais c'est là pour les « mode[r]nistes » une loi draconienne qu'ils voient d'u[n] mauvais œil.

— « Voilà pourquoi, conclut le P. Salesius, la litt[é]rature chrétienne réservée à l'Islam devrait dénonc[er] le fond d'Ancien Testament caché dans cette législati[on] et en souligner la grande imperfection vis-à-vis de [la] Loi nouvelle. »

Ce ne sont là que des suggestions ; on en vo[it] aisément l'importance. Mais ce qui importe le plu[s,] c'est précisément de combattre tout pharisaïsm[e] au sein de nos vies individuelles et de nos chr[é]tientés. Et c'est un travail de tous les jours.

IX

La revue italienne illustrée *Orizzonti* rappor[te] (nº du 28 décembre 1952), qu'elle a envoyé un d[e] ses rédacteurs, Bruno Barbicinti, à **Greccio, Bet[h]léem de S. François.** S. François fut le premi[er]

célébrer la fête de Noël en dressant une crèche à l'Enfant-Jésus. Cela se passait en 1223, à Greccio, petit village de montagne, de la vallée de Rieti, province de Pérouse, en Ombrie. A Greccio, la crèche a donc 729 ans d'existence. Elle attire les pèlerins durant tout l'hiver. Greccio a lui-même un aspect primitif. Village de bergers, comme Bethléem, on y voit défiler, depuis les vieux âges, brebis et chèvres. Les habitants sont vêtus en hiver de peaux d'agneau. Ils accueillent les pèlerins d'un large sourire, comme de vieilles connaissances.

On voudrait pouvoir monter là-haut à dos d'âne ou de chameau. Ce serait « couleur locale ». Y aller en auto, par de mauvaises routes, est anachronique. Les Frères Mineurs gardent là-bas la grotte de S. François et la font visiter aux arrivants. Le frère actuellement chargé de les guider, se nomme *fra Ginepro : « frère Genièvre »*. Mais pour lui, ce n'est pas un pseudonyme, c'est son nom de religion très authentique. Il raconte à tout venant comment saint François, revenu depuis peu de Palestine, voulut à Greccio, « faire voir aux hommes, par les yeux du corps, la pauvreté et l'amour de Jésus-Enfant. » Il vint rendre visite à un gentilhomme de Greccio, Giovanni Vellita, et lui tint, dit-on, ce discours :

— « Je désire célébrer avec toi la nuit de Noël. Ecoute un peu l'idée qui m'est venue. Dans le bois à côté de mon ermitage, il y a une grotte parmi les rochers tout à fait semblable à celle de Bethléem. Là tu prépareras un beau tas de foin et tu feras en sorte qu'il s'y trouve, comme à Bethléem, un bœuf et un ânon. Je veux au moins une fois célébrer comme il faut la venue du Fils de Dieu sur la terre et voir de mes yeux combien il voulut être pauvre et misérable quand il naquit par amour pour nous. »

Le 24 décembre tout était prêt. Le bruit s'en était répandu et bergers et paysans accoururent de toutes parts. C'était la première fois qu'on célébrait ainsi Noël dans le monde ! A la nuit tombante, les sentiers de la montagne se remplirent de pèlerins. Les chemins s'illuminèrent de centaines de torches ; on aurait dit des serpents lumineux montant à l'assaut des hauteurs. Les voix des bergers, de leurs femmes et de leurs enfants, s'élevèrent pour chanter des cantiques. Il se trouva, à l'exemple des Mages, de riches visiteurs apportant leurs dons. Une grossière mangeoire avait été fabriquée, remplie de foin, au milieu de la grotte. Le bœuf et l'âne étaient présents. L'autel pour la messe fut établi au-dessus de la crèche vide, afin que, sous les espèces du pain et du vin, Jésus semblât présent parmi le foin qu'elle contenait. Frère François prit la parole et fra Ginepro essaie de refaire son discours. Il raconta son voyage en Palestine et chanta l'Evangile d'une voix très suave. Pendant qu'il chantait, Giovanni Vellita, le propriétaire de la Grotte, eut une vision miraculeuse : un enfant endormi et demi-nu lui apparut dans la paille et François le prenait dans ses bras ! L'Enfant se réveilla et sourit à François en agitant gaiement ses petites mains roses. Au dehors, un cantique se fit entendre comme à Bethléem celui des anges.

— « Depuis lors, conclut fra Ginepro, on célèbre ici, à Greccio, chaque année, la fête de Noël par un grand pèlerinage à la Grotte de S. François, en la nuit du 24 décembre. Et c'est ainsi qu'est née la coutume de la Crèche dans le monde. »

On montre encore, là-haut, la pauvre cellule du Poverello, le trou de rocher où il passait ses nuits, le réfectoire de ses compagnons et la « cantine » où on conservait les reliefs de ses maigres repas. Tout cela est pauvre d'architecture, mais riche de souvenirs.

La légende, comme il y en a dans toute l'histoire de François ou de Claire d'Assise, dont on célèbre, cette année-même, le 7e centenaire, s'est emparée aussi de Greccio. Et voici ce qu'elle rapporte. S. François avait établi l'un de ses ermitages, très haut, dans la montagne, à 1.200 m. d'altitude. Cette retraite était loin de Greccio et les amis du saint ne pouvaient s'y rendre. Giovanni Vellita lui demanda de se rapprocher et de s'établir près de son château. Le Poverello répondit qu'il voulait s'assurer de l'emplacement marqué par Dieu au moyen d'une épreuve qui serait la suivante : un jeune homme lancerait dans les airs un tison enflammé et le futur couvent serait édifié au lieu de sa chute. La proposition fut acceptée avec enthousiasme. Le saint se mit à genoux pour invoquer le Seigneur et l'on donna l'ordre à une jeune garçon de lancer le tison flamboyant. O prodige ! Tous croyaient le voir tomber à une courte distance. Mais le tison, comme s'il avait eu des ailes, décrivit d'abord une brève parabole, puis, s'éleva comme un oiseau dans les airs, traversa rapidement la vallée et alla mettre le feu à une partie de la forêt qui couvrait les pentes rocheuses de la montagne d'en face, à plus d'un mille du château de Vellita. Ce fut donc là que se dressa le sanctuaire et l'on montre encore, sur le rocher, la trace brune de la flamme.

L'envoyé spécial d'*Orizzonti* fut conduit par frère Genièvre à travers le pays, pour prendre contact avec les paysans et les bergers. Partout, un air de fête, un accueil empressé et cordial, une nature splendide ! Les uns préparaient la torche abritée du vent pour la nuit de Noël. Les femmes avaient les mains dans la farine pour préparer les tartes et tenaient à l'œil les chapons et les porcelets bien engraissés destinés à la table du festin. On sentait, de toutes parts, cet entrain que l'on ne retrouve plus que chez les enfants heureux : une joie tranquille, une activité sans hâte, une douceur religieuse, toute pénétrée de la pensée de Noël. C'est que, dans ces villages de montagne, souvent bloqués par les neiges et le mauvais temps, Noël est une fête qui remplit, en quelque sorte tout l'hiver, soit par sa présence, soit par son souvenir.

A un détour de chemin, frère Genièvre annonça à son visiteur que M. le maire du village de Greccio, communiste, arrivait à motocyclette. Il n'eut pas le temps de s'expliquer davantage. Le mot de communiste avait frappé l'étranger. Dans un tel pays, un maire privé de la foi ! Mais pas du tout ! M. Armando Leoncini, menuisier, père de cinq fils, est effectivement communiste, mais cela ne l'empêche pas de s'affirmer excellent catholique. Il s'en expliqua sans détour, lorsque s'étant arrêté, et les présentations faites, il fut questionné à brûle-pourpoint par le journaliste.

— « C'est un grand honneur, répondit le maire, pour Greccio d'avoir le sanctuaire de saint François. Dans

la nuit de Noël, c'est moi qui guiderai vers la Grotte, le flot de mes paysans et je ferai la communion, moi et mes garçons. »

Il poursuivit en expliquant qu'il avait fait voter une subvention de 15.000 lire pour la crèche, et qu'il était en grands préparatifs pour la première communion privée de sa dernière fille, Floriani, âgée de 9 ans.

— « Que voulez-vous, conclut-il, nous sommes communistes jusqu'à un certain point. Il faut bien défendre le travail de tant de pauvres gens. Il nous semble que l'on ne peut y arriver que de cette manière ! Sur 960 votants j'ai eu 483 voix, mais mes électeurs sont tous des croyants. Et tous seront avec moi sur les chemins de la grotte à Noël. »

Le maire invita ensuite frère Genièvre et son compagnon à entrer dans sa demeure, et l'accueil fut là aussi cordial que partout ailleurs. On dirait que le mot d'ordre appliqué partout à Greccio est celui de S. François : « La charité aime tout le monde ou n'aime personne ! »

X

Un article que pour rien au monde je ne voudrais passer sous silence, c'est celui que les *Etudes* de janvier 1953 ont publié en tête de ce numéro, et qui a pour titre : **L'Eglise, notre Mère.** Il est signé Henri de Lubac. Ce n'est pas une simple thèse doctrinale. Sous les phrases à la fois élégantes et érudites, passe je ne sais quel frémissement secret, un frémissement de foi et d'amour .

— « On raconte, dit cet article, qu'un maheureux prêtre, au soir de son apostasie, dit à un visiteur qui s'apprêtait à le féliciter : « Désormais je ne suis plus qu'un philosophe, c'est-à-dire un homme seul. » Réflexion amère, mais combien juste ! Il avait quitté la Demeure hors de laquelle il n'y aura jamais pour l'homme qu'exil et solitude. »

Dieu nous a faits pour être introduits ensemble dans sa vie trinitaire. Il est un lieu où, dès ici-bas, ce rassemblement de tous en la Trinité commence.

« Il est une Famille de Dieu, une mystérieuse extension de la Trinité dans le temps... Seule société pleinement ouverte, elle est la seule qui soit à la mesure de notre vœu intime et dans laquelle nous puissions acquérir enfin toutes nos dimensions. *De unitate Patris et Filii et Spiritus sancti adunata :* telle est l'Eglise. Elle est « pleine de la Trinité. »

Ce dernier mot est d'Origène, et c'est à Origène encore que le P. de Lubac demande l'expression d'un idéal qui doit être le nôtre à tous :

— « Pour moi, proclamait Origène, mon vœu est d'être vraiment ecclésiastique. »

Une telle parole est d'autant plus émouvante qu'elle émane d'un des esprits les plus hardis et les plus audacieux de l'antiquité chrétienne. L'Eglise n'a pas admis toutes ses idées. La querelle « origéniste » a provoqué, au cours de l'histoire, des remous énormes et inquiétants ; mais Origène avait d'avance donné la solution de tous les problèmes. Pas d'individualisme ! Pas d'amour-propre d'auteur ! Pas de philosophie séparée ! L'Eglise seule est la maison de vérité ! C'est la Maison de Dieu, notre patrie spirituelle. On ne trahit pas une patrie. On ne déserte pas. Nous lui devons tout ce que nous sommes spirituellement. Nous sommes riches de ses richesses. Elle nous a appris à vivre et à mourir. Nous devons consentir à son unité tous les sacrifices.

Etre « ecclésiastique », c'est être l'enfant de l'Eglise, son fils soumis et aimant, son serviteur et son soldat ! C'est aimer tout en elle : son grand passé, sa tradition, ses saints, et par dessus tout *le divin Epoux* qui vit en elle. Tout est vie et beauté dans son histoire. Ses docteurs ne sont pas des docteurs morts. Ils vivent au ciel, qui est la partie triomphante de l'Eglise, mais qui est toujours l'Eglise et plus que jamais l'Eglise.

Mais l'Eglise n'est pas seulement dans le passé et l'on ne peut invoquer contre l'Eglise d'aujourd'hui celle des siècles anciens, car l'Eglise ne meurt pas, l'Eglise ne vieillit pas, l'Eglise reste à jamais sous la direction et l'assistance de l'Esprit-Saint. Il y a trois choses qui convergent nécessairement et toujours : « Ecriture, Tradition, Magistère ». L'homme de l'Eglise ne sépare pas ces trois choses.

— « Et comme il comprend, par exemple, l'enthousiasme d'un Newman encore anglican, lorsqu'il découvrit la véritable Eglise, en découvrant « l'Eglise des Pères » et que, par une sorte de réminiscence platonicienne ou plutôt par une illumination de l'Esprit, il y reconnut sa Mère ! »

Assurément, tout change. Mais sous les changements, il faut voir la continuité, « plus réelle encore ». L'homme de l'Eglise aura peut-être ses préférences, mais il est des « faits exemplaires » qui retiendront toujours son « attention privilégiée » :

— « ...l'ère des premiers martyrs, l'essor de la vie monastique, les principales étapes de la formation du dogme, l'œuvre des grands saints et celle des grands docteurs, les grands renouveaux spirituels... »

L'homme de l'Eglise entend toujours chanter au fond de son âme les mots de l'introït de la messe des Docteurs : *In medio Ecclesiæ*. Il se place au *milieu*, en plein centre, dans l'axe même de son action et de sa foi. Pas d'ésotérisme, pas de servilité envers les « entraînements du siècle ».

— « Il n'est pas un extrémiste et il se méfie des surenchères. »

Et toutefois, il n'est pas un timoré, un apeuré, un homme qui redoute ses responsabilités. Il ne veut pas être de ceux qui pèchent par omission. Il parle avec intrépidité « à temps et à contretemps », même au risque de déplaire à beaucoup ».

Avec cette énergie, l'homme de l'Eglise nourrit une immense charité pour les dissidents. Aucune dureté, aucun mépris, aucune sécheresse de cœur ; au contraire une merveilleuse puissance d'accueil. Jamais il n'acceptera de s'enfermer « dans une citadelle d'attitudes négatives ». Ne confondons pas l'orthodoxie avec « l'étroitesse ou la paresse d'esprit ».

— « Il comprend que l'esprit catholique, à la fois rigoureux et compréhensif, est un esprit plus charitable que querelleur, à l'opposé de tout esprit de faction ou simplement de chapelle, soit qu'on cherche à échapper à l'autorité de l'Eglise, ou qu'on cherche au contraire à l'accaparer. »

Aucune crainte, du reste. L'homme de l'Eglise sait que l'Eglise est immortelle, que jamais l'enfer

ne prévaudra. Il demeure donc « ouvert à l'espérance ». Pour lui, « l'horizon n'est jamais fermé ». Il ne se borne pas à être obéissant, « il aime l'obéissance. Il ne voudrait jamais obéir « par nécessité et sans amour ». Il obéit, en effet, à l'Esprit qui est dans l'Eglise. Il lui faut mourir à lui-même pour posséder l'Esprit. Les fils de l'Eglise trouvent cela tout naturel.

— « C'est pourquoi il leur est particulièrement salutaire, pour se dépouiller de leurs fausses richesses, d'humilier leur esprit sous une autorité visible. »

Le non-catholique crie ici à la tyrannie ! Il ne comprend pas. Il ne peut comprendre. « Le catholique sait, lui, que l'obéissance est le prix de la liberté, comme elle est la condition de l'unité. »

— « Discernant comme il se doit la portée respective de chacun des actes de la hiérarchie, si nombreux et si divers, ne les séparant pas les uns des autres, les recevant tous selon ce qu'elle-même exige, les comprenant comme elle les comprend, il n'adopte jamais à son égard une attitude processive, comme s'il devait à tout prix défendre une autonomie menacée. Pas plus qu'avec Dieu même, il ne souffrirait d'entrer en contestation avec ceux qui le représentent. Jusque dans les cas les plus meurtrissants, et dans ces cas plus purement qu'en tous les autres, il découvre une convergence entre ce qui lui semble être imposé du dehors et ce qui lui est inspiré du dedans : car l'Esprit de Dieu ne l'abandonne pas plus qu'Il n'abandonne l'Eglise entière, et ce qu'Il opère en l'Eglise est aussi ce qu'Il opère en chaque âme chrétienne. Aux exigences que sa Mère lui manifeste, « l'instinct baptismal » de l'enfant répond dans un élan joyeux. *Ubi Spiritus Domini, ibi libertas.* »

Nous ne demandons pas que l'on nous pardonne cette longue citation ; elle est si belle qu'il fallait la rapporter tout entière. Ce n'est pas de la phrase, on le sent. C'est le fruit d'un profond amour. Et c'est cet amour qui s'exprime encore magnifiquement dans ces lignes de conclusion de tout l'article :

— « Louée sois-tu, Mère du bel amour, de la crainte salutaire, de la science divine et de la sainte espérance ! Sans toi, nos pensées restent éparses et flottantes : tu les lies en un faisceau robuste. Tu dissipes les ténèbres où chacun s'engourdit, ou se désespère, ou pitoyablement, « se taille à sa guise son roman de l'infini ». Tu nous épargnes les égarements et les dégoûts de toutes les Eglises faites de main d'homme. Tu nous sauves de la ruine en présence de notre Dieu ! Arche vivante, Porte de l'Orient ! Miroir sans tache de l'activité divine ! Toi qui es aimée du Maître de l'univers, initiée à ses secrets et qui nous instruit de ce qui lui plaît ! Toi dont l'éclat surnaturel, aux pires heures, ne se ternit pas ! Sous l'obscurité de ton enveloppe terrestre, la gloire du Liban est en toi. Tu nous donnes celui qui est seul la Voie et la Vérité. Par toi, nous avons en lui l'espérance de la Vie. Ton souvenir est plus doux que le miel, et celui qui t'écoute ne connaîtra jamais la confusion. Mère immaculée, ô grande Mère ! Sainte Eglise, Eve véritable, seule vraie Mère des Vivants ! »

Nous regardons comme une grande joie, de nous faire ici l'écho de si riches accents et nous ne pouvons nous retenir de remercier celui qui nous les fait entendre !

XI

Il y aura bientôt cinq ans que nous signalions, dans la « Causerie sur les Revues » du 5 août 1948, la belle soutenance de thèses du R. P. Goubert, naguère professeur aux Facultés catholiques de Lyon et aujourd'hui l'un des maîtres de l'Institut oriental, à Rome. La thèse principale, disions-nous, avait pour titre : **l'Empereur Maurice et son temps,** et la thèse accessoire : *l'Espagne byzantine.*

Mais à l'époque, nous n'avions pas encore l'ouvrage proprement dit. Nous l'avons aujourd'hui, ou du moins le commencement. Il ne s'agit, en effet, que du tome I d'une œuvre qui en comptera trois. Le tout formera une étude savante et probablement définitive sur une période d'histoire considérée jusqu'ici, selon le mot du P. Goubert lui-même, « comme un trou d'ombre ». Ce tome I a pour sous-titre : *Byzance et l'Orient sous les successeurs de Justinien, l'Empereur Maurice* [7].

Beaucoup de nos lecteurs n'ont peut-être qu'une idée assez vague de l'empereur Maurice et de l'époque où il vécut. Tout le monde, par contre, connaît le grand nom de Justinien. Or, le règne de Justinien, marqué par de très grandes œuvres, dans tous les domaines, se situe de 527 à 565. Après lui, son neveu, Justin II (565-578), jaloux de la gloire de son oncle, prit à peu près en toutes choses le contre-pied de sa politique, dans la certitude qu'il croyait avoir de faire mieux encore que lui. Il éprouva au contraire de graves désastres. Sous son règne, l'empire craque de toutes parts et il sombre lui-même dans la folie. Heureusement, sa femme, dans une heure de lucidité, lui fait adopter un César, c'est-à-dire un lieutenant et un délégué de ses pouvoirs, nommé Tibère. Le chaos est dominé pour un temps. L'ordre est rétabli avant la mort de Justin II. Tibère règne à son tour de 578 à 582. On devrait le considérer comme un très grand prince, s'il n'avait disparu prématurément et surtout s'il n'avait, par générosité naturelle, déployé une prodigalité qui avait mis à mal les finances de l'Etat.

Mais au début d'août 582, se sentant frappé à mort, Tibère II annonça au peuple qu'il fiançait sa fille Constantina à Maurice, chef de l'armée d'Orient, et qu'il le proclamait César. Par ses ordres, en effet, quelques jours plus tard, le 13 août, Maurice fut revêtu de la chlamyde et de la tunique de pourpre, et de tous les insignes de la dignité impériale. La proclamation eut lieu en présence du patriarche de Constantinople, Jean le Jeûneur, de nombreux évêques, du Sénat, des magistrats, soldats et gardes du corps du palais, et de ces lanciers, dont le nom grec, *doryphores*, a si étrangement changé de sens, de nos jours.

Tibère II, mourant, fit exprimer ses dernières volontés par un questeur nommé Jean.

— « Ce n'est pas assez, disait-il, pour un prince d'avoir conservé son Etat, il doit songer à le transmettre à un héritier qui le surpasse lui-même en mérite ;

[7] Le tome II traitera de *Byzance et l'Occident*, pour la même période, fin du VIe siècle. Et le tome III, d'un intérêt tout particulier sera consacré à « *la Vie byzantine sous les successeurs de Justinien* ». On y traitera de la Cour et de l'Administration, de la Vie religieuse, des Lettres et des Arts, de l'armée et de la révolution de 602.

On aura une idée de l'importance matérielle de cette vaste étude, en apprenant que le tome I, de format grand in-8°, comporte 355 p., avec un frontispice, 20 planches hors-texte, 4 cartes, dont une dépliante, et coûte 2.000 fr. — Paris, Picard, 1952.

autrement ce grand édifice se détruira faute de réparation et tombera peu à peu en ruine. »

Cet homme, ce digne successeur, Tibère affirmait hautement qu'il l'avait trouvé en la personne de Maurice, général heureux, qui avait abattu l'orgueil de la Perse. Il voyait en lui à la fois « le bouclier et l'épée de l'Empire ». La proclamation se terminait par cette formule solennelle :

— « Je le déclare empereur, et pour preuve de la pureté de mes intentions, dans le choix que je fais de lui, en l'associant à l'Empire, je l'associe à ma famille : je lui donne ma fille **Constantina.** »

Le document s'achevait par un bel acte de foi en la justice éternelle. Tibère disait à son successeur :

— « Vous comparaîtrez à votre tour aux pieds du Juge incorruptible, devant lequel s'évanouissent toutes les distinctions humaines et qui ne voit dans les hommes que leurs vices ou leurs vertus. »

Le lendemain, 14 août, Tibère mourait et Maurice prenait le pouvoir. Il était encouragé par la faveur populaire, car Tibère était très aimé et le choix qu'il avait fait de Maurice créait pour ce dernier un préjugé chargé d'espérance. Après le deuil officiel, le mariage de Maurice avec Constantina eut lieu avec un éclat extraordinaire.

« Pendant sept jours, ce ne furent que fêtes dans la cité. L'empereur convia les magistrats à des banquets, dans le palais royal, et donna au peuple le spectacle de splendides courses de chars dans l'hippodrome. »

Maurice était originaire d'Arabissos en Cappadoce. Un de ses oncles maternels avait été évêque de cette cité, un cousin, archevêque de Mélitène, ville du voisinage. Il avait franchi, degré par degré, les distances qui le séparaient du trône. Il avait porté le simple titre de notaire ou secrétaire, puis celui de comte ou chef des excubiteurs, c'est-à-dire capitaine de la garde impériale. Un « comte des excubiteurs » était au nombre des plus hauts dignitaires de l'Empire. On pourrait même dire que ce titre était la première dignité de Byzance, à cette époque, après la dignité impériale, à laquelle il donnait facilement accès.

Le règne de Maurice durera vingt ans, de 582 à 602. Commencé sous d'heureux auspices, il s'achèvera en catastrophe, sans que l'on puisse l'en accuser lui-même. Le nouveau maître de Byzance avait 43 ans. C'était un homme énergique et plein d'activité. Il se donna pour but immédiat la reconstitution des forces de l'Empire. Mais ce dernier était menacé sur tous les fronts à la fois. En Orient, il fallait faire face aux Perses ; en Afrique, on se heurtait aux Maures ; en Italie aux Lombards ; sur le Danube aux Avars et aux Slaves.

Une révolution intérieure en Perse donna l'occasion à Maurice d'intervenir de façon heureuse dans cette direction. Un général perse, à la suite de diverses victoires, s'était senti assez fort pour renverser son souverain légitime, Chosroès II (591). Celui-ci dut s'enfuir pour échapper à la mort et vint demander refuge et secours à Maurice, qui l'accueillit avec grande dignité et résolution, si bien qu'il réussit à le rétablir sur le trône, en mettant en déroute le général révolté, Bahram, qui disparut sans laisser de trace dans l'histoire. Chosroès en conçut pour Maurice une gratitude sincère. Il l'appelait « son père ». Ce rapprochement entre la Perse et Byzance, si souvent en guerre l'une cont l'autre, aurait pu avoir les plus heureuses cons quences. L'alliance durable entre deux grandes c vilisations aurait pu tenir en échec les nomad arabes et turcs, dont l'on commence à peine alo à percevoir les ambitions et les tentatives. Su tous les autres front, comme le feront voir le tomes suivants de cette histoire, Maurice obti d'appréciables succès.

Mais tous ces mérites n'empêchèrent pas l'armé de se révolter, en 602, pour une question de sold Un obscur centurion, sans culture ni valeur, Pho cas, fut porté au pouvoir. Il détrôna Maurice, qu fut mis à mort avec tous les siens ! Pour venge « son père » Choroès II déclarera la guerre Phocas, qui sera, à son tour mis à mort, après u règne troublé et tumultueux, en 610, et remplac par Héraclius. En vain, ce dernier fera-t-il des pro diges de valeur. Les deux empires byzantin et pers se ruineront en des luttes incessantes et la rout sera ouverte aux sectateurs de l'Islam. La face d monde aura été changée et la catastrophe de 60 sera à l'origine de cette évolution de l'histoire.

Le règne de l'empereur Maurice est donc, si l'o peut dire, une des « charnières » du passé euro péen. Il faut féliciter et remercier le R. P. Gouber d'avoir apporté en cette période obscure tout c que les sources permettent de recueillir de clartés Il l'a fait avec une érudition et une sûreté aux quelles tous rendront hommage.

L. CRISTIANI.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus Bibliographiques

Damianus LAZZARATO (sac.) in Romana Curi advocatus. — **Chronologia Christi seu discordan tium fontium concordantia ad juris normam.** — In-8 de 632 p., broché, 7.000 lire. — Napoli d'Auria, 1952.

« C'est à la science chronologique, dit l'auteur, qui appartient de savoir la date de la naissance, du bap tême et du crucifiement de N.-S. » Les documents n manquent pas. La difficulté est de les mettre d'accor pour aboutir à des certitudes. Les savants moderne n'y parvenant pas déclarent le problème insoluble e proposent sans cesse de nouvelles opinions contradic toires.

A cette situation, l'auteur pense que le *droit* pourrai remédier « en proposant sa méthode propre, soit pou juger des sources et des interprétations qui en son faites, soit pour résoudre controverses et objections (p. 11). De là est née l'idée de cet écrit : utiliser l méthode juridique pour faire évanouir les contradic tions apparentes des sources, en montrer l'accord e « résoudre les doutes *ad juris normam* » (p. 12).

Une attention spéciale devra être donnée au fait d la « possession » entendue en ce sens que « possessi genuinitatis et authenticitatis fontibus inesse præsumi tur, eousque contrarium, extra positivum dubium, ve vera probatum non fuerit » (p. 12). En cas de doute la possession joue en faveur des sources « ratione stric tæ justitiæ... eaque sancte servanda est. » Ceci vau surtout quand c'est l'Eglise romaine qui « possède

sa « tradition orale, écrite ou réelle ». L'expérience ntre que « la chronologie qui se sépare de la tradin romaine est semblable à la raison séparée de la : sans la foi, la raison s'égare loin des vérités ; même est voué au doute quiconque rejette la tradion romaine » (p. 13).

Le droit a encore l'avantage de permettre de dirimer controverses. Il établit à qui revient la charge de urnir la preuve : « celui qui a en sa faveur une traion immémoriale n'a pas à s'inquiéter des objections rement négatives, surtout de celles qui viennent de gnorance ou d'opinions discordantes » (p. 13). Aux ertitudes de la science, l'auteur préfère la sûreté de tradition romaine (p. 14). Et il conclut sa préface, laquelle nous empruntons ces déclarations de prines, en disant : « Hoc studium igitur fontes inquirit, terpretationes attente perpendit, possessionem, præcie romanam, pie tutatur ad juris normam, novam pronendo *methodum* in chronologiæ examine » (p. 14). Dans tout le cours de son ouvrage, l'auteur s'inspire ces idées maîtresses : c'est sur elles, avant tout, que vra porter la critique ou l'assentiment des doctes.

Le livre comprend cinq parties (la sixième, malgré n importance sur laquelle nous reviendrons, étant lutôt une conclusion ou un appendice). Un compte ndu ne peut entrer dans tous les détails, chacun d'eux nstituant un anneau indispensable pour une démonsration de cette nature. Il suffira de placer quelques lons sur les routes suivies pour en marquer la direcon et d'indiquer à quoi elles ont conduit.

Tout d'abord (1re partie) la date de la naissance de ésus est fixée au 25 décembre 798 (= 6 avant J.-C.). ar la mort d'Hérode eut lieu en — 4 et le recensement rovincial après l'été de — 7. Une étude serrée des ources et des chronologies qu'elles supposent et une ritique comparée des opinions conduisent l'auteur à etenir la date de — 6. Il donne, dans un § spécial, es indications sur la chronologie de la vie de Marie. Née 15 ans avant son Fils, en 734, elle mourut vraisemblablement en 795 (= 42), ce qui suppose (795-734 = 61) une existence de 61 ans (p. 165-166), ou plus récisément (p. 170), de 60 ans et 3 mois. Aux yeux de l'auteur cette indication a son importance ; car, assant à la détermination du jour (25 décembre) de naissance de Jésus (qu'il regarde comme historiquement attestée par la tradition romaine), il remarque p. 183, 185 et 560) que c'est en 42 qu'eurent lieu la ersécution d'Agrippa et la dispersion des apôtres. Jusqu'à cette date, saint Pierre ayant vécu dans le voisinage de Marie, on peut penser (*videtur*) « avec vraisemblance » que Marie lui rappelait chaque année la date de la naissance de son Fils « et idcirco (Mariam) nstitisse ut ejus commemoratio in diei liturgia, congruo modo fieret » (p. 183). On peut donc « supposer » que aint Pierre continue de fêter à Rome le 25 décembre modo saltem intimo » (p. 185). Ainsi s'expliquerait e fait que, dans la suite, Rome ait célébré « Natalem die 25 decembris ritu intimo, Epiphaniam die 6 Januarii ritu solemni » (p. 174). Car, dans les premières années de la vie de l'Eglise à Jérusalem, « Ecclesia infantula constitutionem sub directa B. M. Virginis adsistentia adepta est, primo in liturgia » (p. 184). Les difficultés contre cette date du 25 décembre sont proposées en détail et écartées à l'aide d'une dialectique vigoureusement menée (p. 197-229) ; celle-ci se termine par un résumé qui se clôt sur ces mots : « Cum excipientibus *onus probationis contrariæ* incumbat iique fassi sint hanc probationem præbere haud posse, merito concludo nos a romana traditione dimoveri pati haud posse » (p. 229).

Cette 1re partie occupe dans l'ouvrage une place presque aussi importante (p. 31-229) que les quatre suivantes réunies (p. 231-503). L'ayant présentée un peu longuement, nous pouvons être plus brefs sur les suivantes.

Le baptême de Jésus (2e partie) est fixé à 778 (= 25). Nous avons à cette occasion un commentaire chronologique intéressant sur les indications données par S. Luc, III, 1-2. Le *jour* du baptême est plus difficile à déterminer ; la liturgie le fixe au 6 janvier, mais au point de vue historique l'auteur conclut en faveur du 25 septembre.

La durée du ministère public (3e partie) fut de 3 ans et demi ; et la Passion est placée en 782 (= 29 ; 4e partie).

La difficulté des calculs chronologiques vient ici notamment des quatre computations des années d'empire de Tibère, compliquées encore par leur correspondance avec les Olympiades. L'auteur aborde de front cette difficulté et dégage (p. 349-421) un élément commun aux sources très divergentes, savoir l'année consulaire correspondant à 782 (= 29) date de la fin du ministère public. Le *jour* du 25 mars proposé pour la mort de Jésus a des attestations, mais se heurte à de nombreuses objections (p. 423-477) qui viennent des textes anciens et des calculs astronomiques, ceux-ci mettant en cause l'année elle-même ; l'auteur consacre 45 pages à les écarter.

Des données recueillies jusqu'ici, il résulte que Jésus mourut à 33 ans et 3 mois. C'est ce qu'explique la 5e partie (p. 483-503), qui, après ce qui a été proposé précédemment, ne rencontre que des difficultés mineures.

Dans ses prolégomènes, l'auteur avait donné brièvement (p. 19-30) les notions relatives aux diverses ères et computs anciens, indispensables pour l'intelligence de ses exposés. Dans la 6e partie (p. 505-585), il établit une liste des événements historiques depuis l'an 690 de Rome (= 64 avant J.-C.) jusqu'à l'an 823 (= 70 après J.-C.) en y insérant à la place chronologique à laquelle il les situe, les faits de l'histoire chrétienne primitive, et en ajoutant encore quelques notes complémentaires ; la principale est celle qui concerne la durée (25 ans) de l'épiscopat de saint Pierre à Rome, la date de son arrivée et celle de son martyre.

Le livre se termine par les tables (p. 987-630) : 1° des textes scripturaires ; 2° des noms de personnes et 3° des matières principales.

Cette brève analyse ne donne qu'une idée générale incomplète d'un tel travail. Les spécialistes — et par ce mot nous entendons désigner non seulement les chronologistes, mais aussi les exégètes et les historiens — auront à se prononcer sur les principes, la méthode, les interprétations, les discussions et les résultats que leur propose l'auteur. Même après ce travail considérable, il serait hasardeux de préjuger de leur opinion et de prédire la fin prochaine d'une controverse plusieurs fois séculaire.

Mgr JOURNET. — **Vérité de Pascal.** — In-8 de 330 p., 660 fr. — St-Maurice (Suisse), Edition de l'Œuvre de Saint-Augustin ; dépôt à Paris, Casterman, 1951.

Le théologien renommé qu'est Mgr Journet, professeur au Grand Séminaire de Fribourg (Suisse), en s'appliquant à lire les *Pensées* de Pascal, n'a pas été « long à comprendre combien plus instinctivement, plus réellement, c'est la vérité catholique que Pascal préfère aux erreurs jansénistes ». Fort de cette intention, il a voulu « situer « l'Apologie » dans la perspective théologique » et « l'éclairer plus précisément par la doctrine de saint Thomas d'Aquin ». Telle est l'idée maîtresse qui a dirigé son travail, auquel il donne comme sous-titre : « Essai sur la valeur apologétique des *Pensées* ». C'est ainsi qu'il s'efforce de nous faire découvrir la « vérité de Pascal ».

L'A. commence par une critique du célèbre « Pari » dont un ami lui avait donné un commentaire mathématique. Il n'a pas de peine à montrer qu'il n'y a là qu'un argument *ad hominem*, et tout au plus « une

School of Divinity Lib

porte basse à côté de la grande entrée ». C'est la 1re partie (p. 13-83).

Le vrai « nœud » de l'Apologie pascalienne, « où tous les fils se rejoignent avant de repartir plus loin », c'est « la conception du péché originel, qui est janséniste ». J. y oppose la vraie notion du péché originel et de ses suites d'après saint Thomas (2e partie, p. 87-174).

Après cette double critique, il rassemble les morceaux, encore très importants, qui restent des conceptions pascaliennes, et les organise en un tout cohérent selon les articulations de l'apologétique chrétienne, particulièrement thomiste, avec cette nuance qu'il voit en Pascal, non un théoricien de la démonstration apologétique, mais un praticien de la conversion de l'âme concrète, visitée et dominée par la grâce divine. C'est la 3e partie (p. 179-312). Un appendice sur le calcul des probabilités, et les tables terminent l'ouvrage.

Il faut louer la pénétration des analyses, la profondeur de la pensée, la netteté des divisions qui éclairent la marche et remédient à ce que le style a parfois d'un peu lent. Mais que penser de la thèse fondamentale ?

Si on la prend comme représentant objectivement la pensée de Pascal, des réserves s'imposent. La question de savoir si l'apologie esquissée par Pascal reste infectée de jansénisme, ou s'en est suffisamment dégagée pour ne pas s'opposer formellement à la doctrine catholique est une source perpétuelle de controverses où s'affrontent aussi bien les philologues que les philosophes et les théologiens. L'A. y prend allègrement position dès la première ligne de son introduction : Pascal « plus réellement préfère la vérité catholique aux erreurs jansénistes. » Rien de moins sûr que ce postulat. Car c'en est un, contre lequel s'inscrivent en faux beaucoup de théologiens qui, eux aussi, ont lu Pascal de près et qui ont discerné les influences des « Pensées » sur les doctrines agnostiques, fidéistes et finalement modernistes qui se réclament de lui. Ceux-là se refusent à concéder que, dans les *Pensées*, « le catholicisme de Pascal est plus fort que son jansénisme » ; ils n'admettront jamais qu'à propos de la valeur qu'il convient d'attribuer à la raison « *il faille, pour la vraie intelligence* de Pascal, *tirer Pascal à saint Thomas* » (p. 117 : nous soulignons) ; et ils se rediront à eux-mêmes, en songeant à J., la formule pascalienne (Brunschwicg, sect. II, n. 64) : « Ce n'est pas dans Montaigne, mais dans moi, que j'y trouve tout ce que j'y vois. »

Mais si laissant de côté la question de savoir quelle est la vraie interprétation objective de la doctrine de Pascal, on désire n'en garder que ce qui peut s'intégrer dans l'enseignement catholique, dans une démonstration apologétique solide et surtout dans une utilisation pratique efficace, on prendra ce volume, où la pensée de Mgr J. s'enrichit de l'éclat du style et s'appuie sur les profondes intuitions qui caractérisent le grand génie de Pascal.

DANIEL-ROPS. — **Notre inquiétude.** — In-8 de 300 p., 570 fr. — Paris, Perrin, 1953.

C'est en 1926 que D.-R. publia ces essais sur l'inquiétude des jeunes gens nés avant le siècle. Il voulait définir leur état d'esprit par rapport aux problèmes philosophiques, historiques, littéraires, moraux qui se posaient à eux. Il ne se contentait pas de susciter la réflexion, il voulait orienter vers un apaisement de l'inquiétude et ne trouvait que deux issues possibles : l'une qui consistait à glisser sans cette inquiétude vers une autre, la seconde qui montrait à l'horizon la tranquille lumière de la foi. Il terminait en affirmant la nécessité de choisir, mais sans la pleine clarté qui justifierait le choix.

« Il restait encore au jeune auteur novice à apprendre que la foi... ne se trouve pas au terme des introspectives et des analyses littéraires, mais seulem[ent] dans ces instants de suspens et de silence où l'Infi[nie] Miséricorde répond à une confiante acceptation. » C['est] en ces termes que l'auteur lui-même juge son œuv[re] juvénile un quart de siècle plus tard, en 1953, da[ns] la préface qu'il a écrite pour cette nouvelle éditi[on]. Son livre que l'Académie française couronna, se réfè[re] à des problèmes que la jeunesse d'aujourd'hui ne pose pas dans les mêmes termes, à des maîtres dont [la] pensée n'a plus l'actualité brûlante de jadis. L'ouvra[ge] cependant garde son intérêt : c'est un regard jeté s[ur] une époque révolue, et c'est « la première œuvre d['un] grand écrivain ».

Joseph DUHR, S. J. — **L'Art des arts : Eduqu[er] un enfant.** — In-8 carré de 472 p., 890 fr. — Mulhouse, Edit. Salvator, 1953.

Ce gros volume est une vraie somme de pédagogi[e]. Dans une première partie (But de l'éducation), l'[A.] expose les conditions d'une vie personnelle, sociale [et] chrétienne. Dans une deuxième (Le climat familial so[u]haitable), nous trouvons énumérées les qualités néce[s]saires au foyer idéal. Une troisième traite de l'autorit[é :] nature, nécessité, qualités, tâches. Et une quatrièm[e] suit les étapes de l'éducation depuis la période pré[na]tale jusqu'à l'adolescence du jeune homme et de [la] jeune fille.

L'A. utilise une vaste bibliographie, mais il n'en r[e]tient que ce qui est pratique et accessible à la moyen[ne] des lecteurs. Il abonde en traits vécus, en citations fra[p]pantes, et il soutient constamment l'attention. Ses po[si]tions sont toujours pondérées (par exemple au sujet [de] l'initiation sexuelle, du châtiment corporel, etc.).

Il est à souhaiter que beaucoup de jeunes épo[ux] lisent ces pages. C'est à eux surtout qu'elles sont de[s]tinées : souvent les articles se terminent par un « entr[e]tien à deux, le soir », destiné à favoriser un exam[en] de conscience. Mais tous les éducateurs trouveront [ici] une bonne synthèse qui servira de base solide à d[es] recherches ultérieures. En plus de la table des matière[s] le volume se termine par une table analytique et u[ne] table des mots techniques.

Abbé DUCASSE. — **Le combat pour la Vie** (V[ie] de charité). **Edition pour garçons.** — In-8 [de] 318 p. — Paris, Ed. de l'Ecole, 1952.

Ce volume, contenant le programme de Morale de[s]tiné aux élèves de Troisième, a les caractéristiques su[i]vantes : 1° il est destiné spécialement aux garçons, u[ne] autre édition étant adaptée aux jeunes filles ; 2° l'[ex]posé d'ensemble est centré sur la charité : toutes [les] vertus morales sont présentées comme le moyen ou [la] conséquence de cette vertu ; 3° chaque chapitre [est] composé d'une manière inductive : d'abord des cas co[n]crets, très accessibles à un adolescent, puis les lois g[é]nérales qui les éclairent. Les exercices sont pratiqu[es] et intéressants, l'illustration de bon goût. Cet excelle[nt] manuel pourra être aussi utilisé avec profit par des m[i]lieux non scolaires, tels que ceux de la J.O.C. ou [de] la J.A.C.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 3 martii 1953

G. MICHEL, *vic. g[en.]*

Le gérant : A. BORDET

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Cler[gé]*
4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)